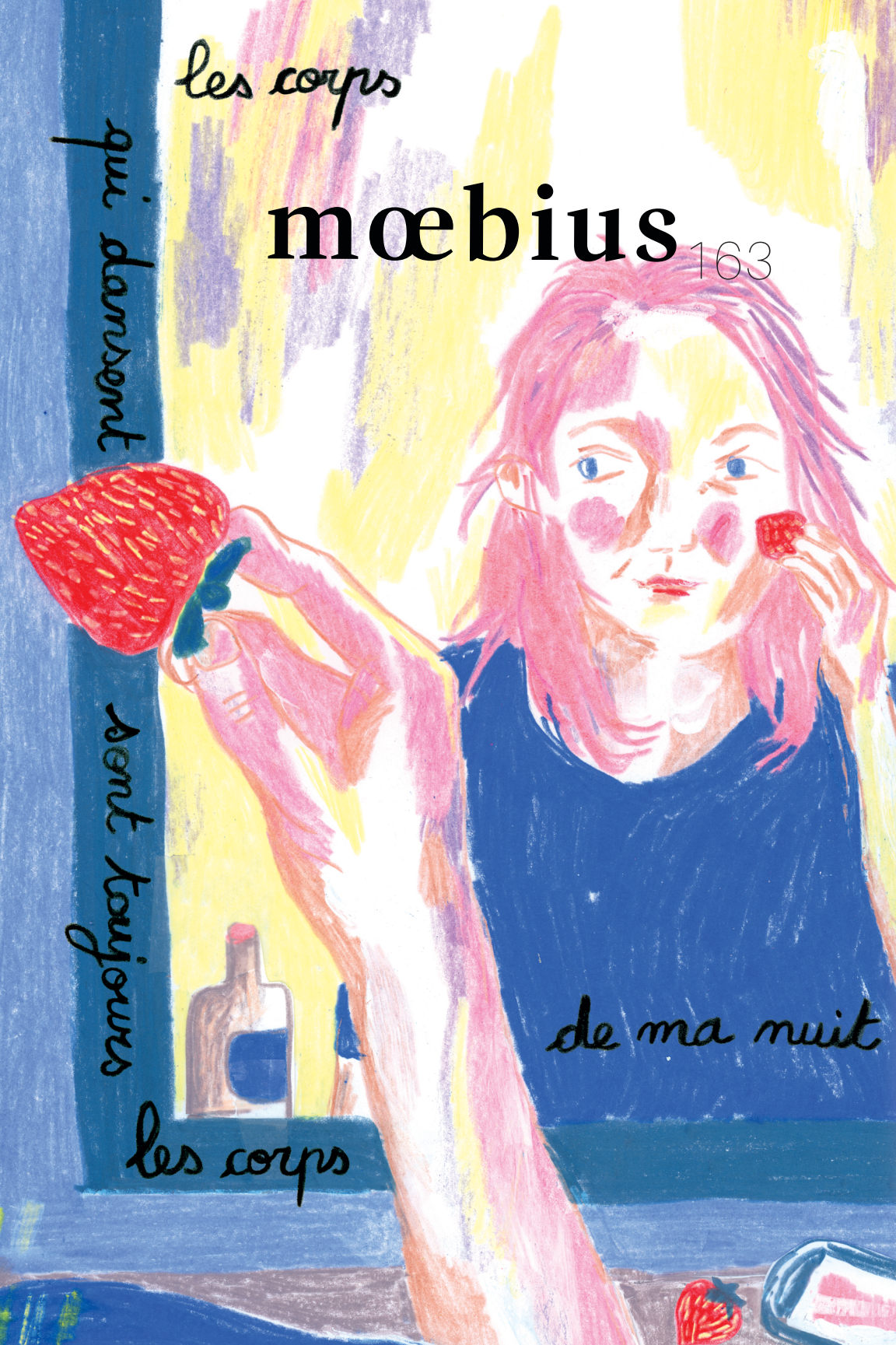
mœbius 163



Le corps est le sol de la nuit :
– Le son des pieds
qui tapent retourne le regard.
– C'est là, dans le noir,
que sont lancées les portées.
– Un corps qui bouge
est un corps qui se performe.
– Seuls les projecteurs dévoilent la brume.
– « Les corps qui dansent
sont toujours les corps de ma nuit. »

Les corps qui dansent
sont toujours les corps de ma nuit

Mœbius
Nº 163
Automne 2019
Les corps qui dansent sont toujours les corps de ma nuit
dirigé par Nicholas Dawson et Gabrielle Giasson-Dulude

Le thème est une phrase tirée de : Nina Bouraoui, *Poupée Bella,* Paris, Stock, 2004

Dépôt légal – Bibliothèque et Archives nationales du Québec
Dépôt légal – Bibliothèque et Archives Canada
1er trimestre 2020
ISSN : 0225-1582
ISBN : 978-2-924781-22-7
ISBN PDF : 978-2-924781-23-4

Les propos tenus dans ces textes n'engagent que leurs auteurs.

Mœbius
2200, rue Marie-Anne Est
Montréal (Québec) H2H 1N1
revuemoebius.com
revuemoebius@gmail.com

Imprimé
Abonnements : revuemoebius@gmail.com

Diffusion pour le Canada :
Gallimard ltée
3700, boul. Saint-Laurent
Montréal (Québec) H2X 2V4
514 499-0072
Distribution : Socadis

Diffusion pour la France et la Belgique :
DNM (Distribution du Nouveau-Monde)
30, rue Gay Lussac, 75005 Paris (France)
librairieduquebec.fr
33 1 43 54 50 24

Numérique
Abonnements : sodep.qc.ca et erudit.org

Distribution : sodep.qc.ca et vitrine.entrepotnumerique.com

Archives : erudit.org

liminaire

7 Les corps, la nuit
Nicholas Dawson
et Gabrielle Giasson-Dulude

fiction

11 Reste cette nuit
Mélodie Nelson

25 Sur la pointe des pieds
Jennifer Bélanger

29 On ira danser
Justina Uribe

41 L'épiderme
Frédérique Lamoureux

57 Cadence
Mahité Breton

69 L'œil
Alex Thibodeau

89 Ladies night parade
Cato Fortin

les yeux fertiles

95 La force du nombre
Karianne Trudeau Beaunoyer

poésie

19 L'heure bleue
Alizée Goulet

37 L'avancée noire
Michelle Dubois

49 Peau de pelée
Clémence Gachot-Coniglio

63 je reviens du labyrinthe
Karolann St-Amand

81 la magie c'est que je ne sombre pas
Zéa Beaulieu-April

ce que je redoute le plus, je crois, c'est la mort de l'imagination[1]

99 se chercher d'autres regards
Lucile de Pesloüan

penser la création

111 Esquives et parcours et cercles
Hector Ruiz

lettre à un écrivain vivant

115 Lettre à Bouraoui
Marième Maréchale

---

1. Source : Sylvia PLATH, *Carnets intimes*, Paris, La Table ronde, 1997.

les corps, la nuit

En proposant cette citation-thème, nous souhaitions lire des textes à propos de la nuit, à propos du mystère des corps qui dansent, sans doute aussi réfléchir aux faux-semblants que constituent la nuit et ses excitations. Nous savions qu'il serait question de désir, de noirceur, d'expérience traumatique ou d'exaltation, mais l'écriture des corps des autres est peut-être toujours l'objet d'un étonnement. Peut-être n'y sommes-nous jamais préparé·e·s, parce que les écritures du corps, ces écritures qui entendent et accompagnent le corps, sont souvent l'objet d'une brèche dans le monde des convenances ; en fonction de la répartition des rôles sociaux, de la culture, des genres, des origines et des appartenances, les corps s'écrivent pour s'inventer des manières d'être au monde et défier les modèles qu'on leur a imposés. La nuit, vraisemblablement, permet aux corps de se mouvoir, de se dire et de s'inscrire dans une saisissante pluralité de formes.

Les textes reçus exposent courageusement la fragilité. On nous parle d'une tension entre le jour et la nuit, d'une mémoire ou d'une expérience d'un corps plus profond, comme si nous en avions plusieurs couches ; un corps qui révèle une violence intégrée et reproduite en soi, par soi, devant les ombres que produisent les autres sur soi, sur la chair, dans la parole.

À l'exception de l'invitation lancée à Hector Ruiz, ce sont tous des textes de femmes, des corps féminins cherchant à marcher sur la ligne trouble qui sépare l'*empowerment* de la soumission : cette ligne, plusieurs d'entre elles la frôlent, la dépassent, la contestent ou la brouillent. Toutes l'éclairent ; ce faisant, elles luttent contre ceux qui les rangent pour les faire disparaître, les transformer en images, en objets, en servantes, en statues. Toujours puissantes, même quand il leur arrive d'être captives, elles sont de danse.

Le bal s'ouvre avec Mélodie Nelson, qui présente dans « Reste cette nuit » les contradictions ou les doubles contraintes, mais surtout la façon dont un homme possessif traite celle qui cherche à plaire et à rester libre, cachée derrière tous les potentiels de ses différents prénoms.

Le double est également présent dans « L'heure bleue » d'Alizée Goulet, figure qui suit les corps dans leur quotidien pour leur rappeler, parmi les ombres, que les souvenirs et les morts passées guident le regard sur la vie de tous les jours.

Jennifer Bélanger met en scène la nuit, la frontière des peaux, la frontière des murs, derrière lesquels on passe pour occuper son corps de celui des autres et pour se perdre un peu, doucement, avant de retourner en soi « sur la pointe des pieds ».

Justina Uribe, dans « On ira danser », utilise la figure de la cueca, danse traditionnelle chilienne ici présentée dans la solitude, amputée par l'Histoire, pour nous faire entrer dans le délire né du trauma politique devenu trauma intime.

Dans la fissure, « L'avancée noire », un texte de Michelle Dubois, tiré du fond de la revue *Mœbius*. Tout ce qui semble essentiel provient d'une avancée aveugle dans la nuit, dans la ville, dans le ventre.

« L'épiderme », c'est la parole de la peau : des phrases sans début ni fin – sans ponctuation, sans majuscules. Frédérique Lamoureux donne à voir des scènes à partir d'un centre, le trauma ; elle dresse la liste des insultes, des abus, des disgrâces, dans le soin de l'écriture qui donne espoir à la peau de se régénérer.

Dans « Peau de pelée », Clémence Gachot-Coniglio nous emmène, pour sa part, entre les couches, la narratrice est « deux déchirures à la croisée », sous la peau bègue, les grillons cachés, le soleil pénètre, le temps fuit, la voix se terre, se bâillonne de signes, pour ne pas sauter, elle fait entendre des morceaux d'elle en étages.

Mahité Breton, quant à elle, met en scène une femme dont la voix et le regard résilients ne parviennent pas tout à fait à purger le trauma, à protéger son quotidien et sa demeure du souvenir des corps violents, malgré les danses lascives qu'elle observe avec amour et envie.

C'est aussi dans l'espace domestique que Karolann St-Amand nous entraîne, un espace labyrinthique où l'acte de se libérer de l'insupportable immobilité se fait grâce aux mouvements de la pensée, comme si la seule échappée possible, la nuit, passait par l'imaginaire.

Puis, dans l'histoire de « L'œil », le récit en fragments que propose Alex Thibodeau rappelle combien quelques caractéristiques physiques peuvent marquer l'ensemble d'une vie, la perception, le sens du toucher – la façon d'être au monde se constituant d'une multitude de petits détails.

Crûment, Zéa Beaulieu-April se tient à la frontière entre les performances nocturnes et le travail du jour ; si elle échoue à lier sainement ces deux espaces et ces deux temps, c'est en funambule qu'elle « ne sombre pas ».

Et c'est avec un espoir lucide que Cato Fortin, dans sa « Ladies night parade », imagine un club, une ville, un espace politique taillé à l'image des femmes pour qu'elles puissent irrévérencieusement y célébrer leur pluralité.

Lucile de Pesloüan termine sa résidence d'un an à *Mœbius* avec « se chercher d'autres regards », un texte où elle tente d'articuler la famille et le travail d'écrivaine. Pour ce faire, elle s'entoure d'une communauté d'autrices qui placent les relations familiales au centre de leurs préoccupations.

Dans « Esquives et parcours et cercles », Hector Ruiz s'intéresse à l'évitement dans une démarche d'écriture, à la fausseté, à la force d'énergie dépensée pour maquiller, contourner, fuir. Il y est question d'apprendre encore, après des années d'écriture, à se déjouer en quelque sorte, pour simplement approcher le cœur.

S'adressant avec affection à Nina Bouraoui, l'autrice de notre citation-thème, Marième Maréchale traite de la violence sociale liée à l'exclusion, aux classes sociales et à d'autres types de marginalisations croisées qui nourrissent ses lectures et son écriture. C'est avec les derniers mots de sa lettre que nous terminons cette introduction, parce qu'ils sont simples et beaux, parce que nos corps avides et reconnaissants emboîtent le pas à cette danse spiralée : « Grâce à vous, je goûte la liberté. C'est une grâce gourmande dont je vous serai toujours redevable. Merci d'écrire, vraiment. »

Nicholas Dawson
et Gabrielle Giasson-Dulude
Membres du comité de rédaction

reste cette nuit

Mélodie Nelson

« Je voudrais que tu restes cette nuit. » Il est dans l'embrasure de la porte. Je suis nue. Je n'ai rien sur moi, pas de porte-jarretelles qui laisse des marques d'artifices, pas de petite culotte dont il pourrait critiquer l'élastique trop serré. Je ne réponds pas. Je veux lui laisser la chance d'en rester là, de faire comme si c'était dans sa tête qu'il avait prononcé ces mots-là. Rester cette nuit, je ne peux pas, il y a un nom dans mon agenda, et un hôtel. J'y dormirai. Le lendemain, j'irai nager dans la piscine de l'hôtel et je mangerai le petit déjeuner sur une table immaculée. Je prendrai un thé et un scone aux bleuets. Le scone sera chaud et j'y glisserai un petit peu de beurre. Je serai seule. Mon client sera parti et mon amour ne sera pas là.

Il y a des filles qui ont une amoureuse ou un amoureux et des clients. Moi j'ai toujours un amoureux qui n'aime pas les autres queues, j'ai toujours un amoureux qui croit que je ne l'aime pas, j'ai toujours un amoureux qui me souhaite de détester mon travail et qui me pique mon lubrifiant à soixante dollars pour fister une autre fille quand je ne suis pas là, quand je suis payée pour m'amuser avec une queue de renard entre les fesses. Je lave les draps sans les

sentir. Je dis à Emmanuel que je l'aime, même quand il dit qu'il pourrait me quitter, parce que je le traite avec moins d'égard qu'un chien bâtard.

Quand j'avais treize ans, un homme m'avait trouvée jolie et m'avait invitée à aller jouer à des jeux vidéo dans son sous-sol. J'y étais allée et j'y retournerais, parce que j'aime encore qu'on me trouve jolie. Je ne savais pas que c'était mal. Je l'ai su quand il a été arrêté. Dans le journal, on parlait de moi mais je n'avais pas de nom. C'était pour me protéger. Maintenant, j'ai plein de noms.

Je suis allée au bal des finissants avec un gars qui m'appelait sa « coccinelle ». J'avais une robe bleue, la même qu'une autre fille, mais la mienne je l'ai retirée rapidement. C'était à Laval. Il y avait beaucoup de fausses fleurs en plastique et une seule bouteille de vin rouge par table. Je suis allée à la salle de bain pour hommes de la salle de réception. J'ai laissé deux amis me tirer les cheveux. J'avais déjà baisé avec les deux, mais jamais en même temps. Je joue dans une équipe de roller derby où mon nom est Shisha Skittle. Et quand je couche avec des inconnus dans des hôtels, je m'appelle Éloïse. Je n'aime pas ça quand ils m'appellent « babe ». J'aime ça, être Éloïse. J'aime ça être Éloïse et être payée pour les entendre dire ce nom, quand ils jouissent au fond de moi, dans un condom.

Je continue de me maquiller. Je sors le fer à lisser et le branche. Je passe ma langue sur mes dents et ouvre la bouche pour m'assurer que je n'ai pas de coriandre ou de rouge. Emmanuel me demande si je veux manger avec lui. Je m'approche de lui, en retenant un soupir. Je n'avale rien avant de travailler. Je veux avoir l'impression que je vais m'évanouir dès que je bouge en cowgirl sur mon client, ses mains autour de ma taille, il me secoue de haut en bas, et je

m'imagine être une poupée de chiffon, dans une danse que je ne contrôle pas, quelques secondes même pas quelques minutes, et après nous prenons un bain et nous buvons et il répond à ses courriels et il me demande comment vont mes études et je lui dis que je prends une pause. Je suis souvent en pause de tout sauf de cul, si je suis devenue escorte, c'est un peu parce que j'aime avoir plein de noms, j'aime exister sous plein de noms, mais c'est aussi que je suis paresseuse.

C'est comme une excuse, parfois je reste couchée et je ne me lève que parce que j'ai envie de manger des céréales sucrées et de boire une boisson de soya aux fraises. Je me lève et je me dis que je pourrai retourner me coucher après et les journées passent comme ça. Je ne sais pas pourquoi. Je suis triste ou trop essoufflée devant tout ce que les autres font. Emmanuel veut faire un doctorat, produire des vidéoclips et me prendre en cuillère aux aurores.

Je ne suis pas malheureuse, c'est que ma tristesse est trop lourde ou qu'elle n'est en fait même pas une tristesse : je suis parfois juste trop lourde pour me soulever. J'ai besoin des autres pour ça, de leur numéro de chambre dans mon agenda, de leur salive dans ma bouche trop sèche. J'ai une amie qui fait des marathons et qui apprend l'allemand. Moi, je vais aux Bahamas quand on me paie le voyage et je me fais bronzer et je regarde les autres filles qui boivent un verre et je me demande combien chacune demande pour se faire lécher et je deviens leur copine. Aucun amoureux ne comprend que je puisse avoir envie de baiser sous la douche avec lui, puis de me faire défoncer en collégienne par son meilleur ami, un client et un professeur de mathématiques rencontré sur Tinder.

Je suis Emmanuel dans la cuisine et regarde ce qu'il prépare comme repas. Il y a une casserole d'eau bouillante sur la cuisinière. Il commence à couper des échalotes en écoutant du Will Driving West. Du saumon décongelé repose sur notre comptoir. J'enlace Emmanuel et il me demande si j'irais travailler si je me blessais, moi, en coupant des échalotes. Il me tend le couteau. Je ne me blesserai pas en coupant des échalotes, mais il regarde chacun de mes gestes, attendant une maladresse, espérant que je me rentre le couteau dans le cœur pour ne le donner qu'à lui. Je dis que je lui aurais donné à goûter ma plaie, et je lui tends un doigt, comme si j'avais une blessure imaginaire à embrasser. Il prend ma main, la passe sur sa joue. Il me regarde et fait mine de me mordre. Je le repousse. Il ouvre le réfrigérateur et en sort des carottes.

Je retourne dans la salle de bain. Je me regarde dans le miroir. Je cherche sur moi une marque qu'il aurait laissée, des yeux sans rien dedans, alors que je dois avoir des yeux au champagne pour mon client. Je collectionne les petites bouteilles d'eau Fidji et les savons d'hôtel. Je pose mes doigts sur le fer à lisser, sa chaleur ne me brûle pas, je n'ai pas mal, je pourrais me pincer le clito comme ça, avec le fer encore branché et sourire et je n'aurais pas changé.

Je serais encore la fille de treize ans qui veut être jolie et prétendre qu'elle ira jouer à des jeux vidéo dans un sous-sol, alors que c'était clair, je savais que j'allais voir un pénis et qu'il voudrait mettre son visage entre mes jambes et me sentir, pour voir si je sentais le pamplemousse, la boisson de soya aux fraises ou la morue. Son sous-sol ressemblait à celui de mes grands-parents en Estrie. Il y avait deux canapés avec des trous de cigarette. Au mur, des diplômes et une photo agrandie d'un repas familial style

les vingt-cinq ans de mariage de ses parents. Il y avait une bibliothèque remplie de magazines et de livres en format poche. Il m'avait invitée à jouer à des jeux vidéo, mais il n'y avait pas de télé, seulement un synthétiseur. J'avais regardé les livres dans la bibliothèque, je n'en connaissais pas un et les couvertures avaient l'air d'être d'un autre siècle, jaunies, moches, avec des femmes qui ressemblent à des faons et des coups de pinceau bleu pour qu'on imagine toujours le ciel tout près d'elles, ou des promesses de ciel.

Quand il avait commencé à me parler de son ex-femme, je n'avais pas compris qu'elle n'existait plus dans cette maison, qu'ils étaient séparés et qu'il lui en voulait. Il m'avait proposé une gomme. Il avait fouillé dans ses poches et m'avait tendu son paquet. J'en avais pris plusieurs parce que sinon je suis incapable de faire des bulles. Il m'avait demandé en quoi j'étudiais, et il ne m'avait pas écouté répondre que j'étais en secondaire deux. Il m'avait dit en quoi il aurait voulu étudier. Je mâchais et le regardais en souriant me raconter qu'il aurait voulu être à mon école, lui, lui il aurait su quoi faire pour que je sois la reine de l'école, la reine du basketball, la reine du cross-country, la reine des adverbes et des pupitres malmenés. Je n'aimais pas l'école mais je n'avais pas besoin d'être la reine de quoi que ce soit. J'avais des copines et j'allais au dépanneur avec elles sur l'heure du dîner et après nous parlions de tests de personnalité ou d'une émission de télé, en ne comptant même pas les calories d'une barre Mr Big. Il m'avait pris la main, puis, quand j'avais réussi à faire une bulle, il m'avait lâché la main et m'avait demandé d'aller jeter ma gomme. C'est vulgaire, qu'il disait, et je n'avais pas la permission d'être vulgaire.

Je l'avais écouté, mais je ne savais pas où était la salle de bain alors j'avais craché la gomme dans ma main et je l'avais cachée au fond de ma poche. Plus tard, je n'ai parlé à personne de cette gomme-là, enfouie dans mes pantalons. J'étais gênée. Plus gênée par cette gomme que je n'avais pas su jeter et que j'avais gardée, collante, dans mes vêtements, que par sa langue qui s'était introduite entre mes lèvres puis entre mes dents et qui avait tourné tout autour de la mienne, comme si c'était un jeu, comme si nous devions réussir, pour gagner, à arracher à l'autre sa langue, mais je ne bougeais pas et lui tournait et retournait sa langue. Dans mon souvenir, sa langue est brûlante et sa salive ne goûte rien. Il m'avait regardée et avait posé ses mains sur mes épaules. Je lui avais souri comme si j'allais commencer un oral ou porter mon curriculum vitae à la crèmerie la plus proche de chez moi.

Je n'ai plus treize ans. J'ai envie de prendre la moitié d'un Ativan. Mon dentiste m'en a prescrit. Emmanuel revient dans la salle de bain. Il s'excuse. Il vérifie s'il reste des mouchoirs, s'il y a des vêtements dans la laveuse à étendre. Il me dit que si je reste, ce soir, nous pourrions écouter mes films préférés. Il ne dirait rien si je m'endormais contre son épaule et si je bavais sur son chandail. Il ne dirait rien si je ne mangeais pas de saumon mais que je préférais me commander des mets chinois dans des petites boîtes blanches en carton. Je ne lui réponds pas.

« Je serais doux, je te lécherais, je te ferais jouir, tu n'aurais pas envie d'aller voir ton client. » J'inspire et je ne pense pas à Emmanuel, je voudrais ne pas penser à lui. Je ferme les yeux et les rouvre sur mon pinceau pour appliquer du mascara. Je ne sais pas comment les autres filles se maquillent. Moi, je ferme les yeux et les rouvre

trois ou quatre fois, jusqu'à ce que mes cils semblent être faux.

Emmanuel m'arrache mon tube de mascara. J'étouffe un cri. Le mur de la salle de bain est strié de noir. Je ramasse ma trousse et je tente de passer devant lui. Je vais me maquiller dans un taxi ou dans l'ascenseur de l'hôtel. Il me retient.

« J'aurais été doux. Tu ne me laisses pas être doux avec toi. Je voulais juste que tu restes cette nuit et être doux avec toi. » Il me pousse contre le lavabo. Il tire mes cheveux et projette mon visage contre le miroir. Je ferme les yeux. Il m'ordonne de les rouvrir et me repousse contre le miroir, plus fortement, mais il ne se brise pas et je ne vois rien. « Tu n'es même pas si belle. Le mec doit être affreux pour devoir te payer. » Le fait d'être nue et coincée, comme ça, entre Emmanuel et la glace, me donne l'impression d'être gelée et d'avoir la peau à vif, ouverte sur le grand froid. Je l'entends jouer avec sa ceinture. « Tu vas rester avec moi ce soir. » Je vais rester avec lui ce soir. « Laisse-moi, je n'ai pas faim mais tu me nourriras de saumon avec tes doigts et j'ouvrirai la bouche pour te remercier. » Il n'entend pas. Il donne des coups dans son pantalon. Je le vois, sur le plancher. Il me crache dessus. Mon dos, mon cou et mes fesses, recouverts de crachats comme des étoiles filantes dans une nuit inconnue, ou un feu à la Ronde, piégé, écrasé, éteint, sur mon corps. Il m'ouvre et son sexe cherche un trou. Il vient en moi et je garde les yeux ouverts.

La première fois que j'ai bu une limonade avec de la vodka, c'était pour essayer, juste pour essayer, et j'ai eu du plaisir à boire sans m'arrêter, je n'ai jamais bu pour oublier, la première fois que j'ai bu une limonade avec de la vodka, j'étais avec une amie et elle me parlait de son petit copain

qui venait de la prendre sous la douche, j'étais à demi nue moi aussi et ma petite culotte était sale, d'urine, de mouille et d'un peu de vieux sang, et je ne lui avais pas demandé si c'était bon, je lui avais juste demandé si ça lui avait fait mal, et c'est toujours ce que je me demande, est-ce que j'ai eu mal.

l'heure bleue

Alizée Goulet

Une parole s'échappe, un souffle de neige. La lumière se retire, passe par ton visage. Un œil encore clair, les fantômes s'approchent ; tu t'assombris, accompagné. Et le vent froid couvre nos indécences, sourires et jambes tremblantes, quand la nuit annonce l'amour, des pas perdus.

Écoute : du silence déborde un murmure rituel. *Bonsoir.*

Les goélands s'envolent à travers les fils électriques, frôlent des nuages en chute. Avant de partir vers la lune, les oiseaux ont oublié de crier et, sans bruit, ils dansent, s'épuisent en spirale. En hauteur, l'astre flotte, comme ta présence passagère, puis ton ombre bleue s'élance, dépasse sa source, rejoint la nuit. Je bondis. J'attrape un peu de noirceur et je cours jusqu'à toi, mais je me cogne à l'inconnu comme aux vitres d'un aquarium. Les yeux levés, j'observe les avions laisser des saletés et les sorcières nettoyer leurs traces. J'ai déjà vu sous leur jupe des milliers d'étoiles.

Dans notre ville de banlieue, les enfants courent sur les chemins asphaltés, s'encerclent, jouent la cruauté. Pour fuir l'enfance, nous nous racontons notre amour. Tu me tiens par la main jusqu'au bout de l'avenue, pour rejoindre le lac, se cacher. Derrière les pins, nous regardons les troupeaux de motoneiges se dissiper dans la noirceur. Reste l'action des phares, des feux-follets qui s'agitent. À mon tour alors de te prendre la main et de filer, ombres peureuses, vers la maison. La télévision nous attend pour manger. Nos jours sont remplis d'histoires sur le divan.

Avant de dormir, le murmure revient. *Attention à ton ombre – bonjour. Si tu la perds, quelqu'un la prendra, et si elle lui va, alors bonsoir.*

Si je me réveille et la neige a couvert tes pas, si tu t'es élevé au-dessus des avions, si les sorcières, les nuages, les courants ont effacé tes traces, j'en aurais le vertige, je tomberais. Je ne pourrais pas te rattraper, sortir de mon ombre et rejoindre tes crépuscules. Tu ne m'as jamais dit comment éloigner les mauvais sorts.

Je pense à nos rires, notre amour blême, morts sous la glace incertaine du printemps. Une ombre s'allonge, me suis discrètement. Sans l'effrayer, j'interroge le ton de ses aventures. J'avance entre les herbes renaissantes, ténèbres et éclats ; je reconnais les rues arpentées à deux. Près du lac, nos vieux abris me racontent des soirs abandonnés. Les ombres bleues voyagent en hiver, cachées jusqu'au prochain vent de novembre. Elles veillent sur une nuit où nous avons joué à nous chercher, où, chacun dans nos tempêtes, nous avons souhaité appartenir à l'obscurité et fuir avec les oiseaux.

sur la pointe des pieds

Jennifer Bélanger

Tu commences comme ça : la plante de ton pied se soulève et te projette vers l'avant, tu avances, mais tes gestes tremblent. Tes jambes tissent un piège dans lequel tu tomberas un peu plus à chaque pas. Les regards ont déjà commencé à couler sur toi. Tu réponds en baissant les yeux.

Ce lieu n'a pas encore de nom. Plus tard, tu l'appelleras *ton autre chez-toi*.

Au vestiaire, tu laisses des objets sans valeur. Tu ne sais pas si tu pourras les récupérer. Si, plus tard, tu auras le temps de revenir vers l'entrée pour sortir. Tu crois que tu seras avalée. Tu enlèves maladroitement ces couches de tissus qui te recouvrent. Tu acceptes de déplier ta chair. De fouiller l'envers de toi-même. Tu es ici pour ça : te montrer.

La nuit se déverse dans une nuit plus ancienne. Les heures se décousent au rythme des secrets qui se déterrent, propulsés sur la piste de danse. Tu les reçois comme des missives. Tu chuchotes en retour cette envie qui te prend : convulser d'amour, avec fureur, comme lorsque tu t'évanouis.

Tu aimes les corps découpés par les lumières explosives. Tu ne sais rien d'eux. Tu te loves dans l'ignorance. Les ombres te suffisent. Ces corps, tu ne souhaites pas les voir entiers tout de suite. Tu les devines pour mieux te laisser prendre au jeu. La seule règle est de tromper l'œil.

Au milieu des flux, les vibrations te fendent sans d'abord t'effleurer. À la surface des choses, les nervures à vif, les pores élastiques, la sueur te brûle et t'apaise. Tu ne sais pas si cette humidité-là est de toi ou d'une autre. Tu ne crains pas la contamination. Tu es ici pour ça : te fondre en elles.

Tu trébuches un peu. La liberté de ces formes dansantes t'arrive comme une violence. Tes oreilles battent une nouvelle cadence. Ton désir naît dans l'affolement de tes tempes.

Tu remarques que certains pieds se détachent du sol. Suspendus, ils se libèrent de toute pesanteur. Déjouent la gravité. Tu es prise au cœur d'un ouragan, étourdie.

La musique est d'elles. Tu as soif de ces choses qui vont l'une vers l'autre, en harmonie. Tes cordes vocales se gonflent de sons à inventer. Tes veines tambourinent dans ton cou. Les shooters que tu laisses descendre te cognent. Le fond de ton ventre : une caisse de résonance de ce qui, en toi, murmure.

La matière de ton corps change. Tu peux maintenant tirer sur ta peau. L'étendre pour remplir ces trous que tu creuses autour de toi. Tu l'étires comme si c'était un vêtement trop petit. La chaleur d'un feu t'a réduite. Tu ne veux pas expliquer ce feu, mais celles qui te voient perçoivent l'incendie. L'évidence d'une mort qui te taille sur mesure.

Cette peau, tu la retires de tes os, là où elle pend, entre les vertèbres et les côtes. Pour te permettre de mieux respirer et de glisser vers ces filles. De te faufiler là où

elles s'ouvrent, sans les blesser. Tu gis au cœur de toute déchirure, dans le relais des élans qui s'attirent poignets déliés et bouches desserrées.

Tu aperçois des nœuds de langues rouges et bleues. Dans ce désordre, tu cherches à être aveuglée. Tu veux te poser entre des lèvres, rester là un moment. T'arracher à des corps que tu ne connais pas et qui te ramèneront au plus près de toi. Te feront devenir toi.

Tu entends les mains s'incarner en des palmes, les doigts s'écarter pour saisir de l'autre tout ce qu'ils peuvent dans l'urgence. Tu comprends que le jour assassine leurs manières d'être, les cimente à l'intérieur d'une honte. Tu aimes être condamnée à la profondeur de leurs bras.

Ton contact avec elles est tranchant. Tu es marquée par la lisière de leurs vêtements. L'expression *en boîte* te semble ridicule. Tu ris. Tu penses que c'est tout le contraire : c'est une mer qui s'agite, des vagues d'organes, l'infini qui déborde. Tu sais qu'il y a des murs, mais tu ne les sens pas. Seuls tes réflexes te trahissent. Tu souris à l'idée qu'elles s'accrochent à toi, qu'elles te suivent. Qu'au bout de cette nuit, elles aient, dans leur trachée, ce goût un peu doux de salive. Tu ne sais pas nager. Tu risques de te noyer. Tu es ici pour ça : garder ton souffle le plus longtemps possible.

Tu retournes en toi, sur la pointe des pieds.

on ira danser

Justina Uribe

à Manuel

Cette danse, la cueca sola, je savais vaguement ce que c'était, ça ne m'intéressait pas. Le mot cueca me renvoie tout de suite aux pires années de lycée, se sentir conne déguisée en diable de carnaval, se sentir conne déguisée en Rapa Nui, en paysanne, en pêcheur du Sud. Car il faut couvrir tout le territoire, l'île de Pâques, la Patagonie, le désert, la cordillère, tout sauf l'Antarctique où heureusement il n'y a personne. Danser obligée, se faire des tresses, enfiler à contrecœur une robe fleurie achetée dans la rue, sachant toujours qu'il y aurait une autre possibilité, une tenue noire dite *élégante,* une tenue de patronne. Mais ceux qui optent pour la version *élégante* sont des fachos, tout le monde le sait, alors je m'habille en paysanne, même si en secret je préfère le costume de patronne, avec le ruban rouge au cou et le chapeau noir. Je n'ai pas le droit de le dire et c'est chaque année la robe irrespirable et mal coupée, la robe aux fleurs défraîchies avec son tablier idiot. Mes partenaires se fichent de moi, évitent mon regard.

Tout donne envie de se pendre, dans les fêtes nationales : les drapeaux, l'alcool dégueulasse, le patriotisme, la joie triste des cumbias, et la cueca, bien sûr, qui ne peut pas manquer. Pinochet déclare en 1979 que la cueca est la danse officielle du Chili, et les gens s'en servent pour manifester, en attendant de pouvoir danser une cueca sur sa tombe, ce qui n'arrivera pas. Il se fera incinérer. Le petit-fils d'une de ses victimes réussira malgré tout à s'infiltrer à l'École militaire. Il fera la file pendant quatre heures pour cracher sur le visage de Pinochet, ou plutôt sur la vitre qui le couvre dans ce cercueil demi-ouvert où il ressemble à un crapaud plastifié.

Je lis sur la cueca sola, ça commence en 1978. Des femmes se regroupent et dansent dans des lieux publics. Elles sont habillées en noir ou en blanc, comme les pancartes accrochées à leur cou. Sur les photos de leurs proches, detenidos desaparecidos, la même question : *¿DÓNDE ESTÁN?* Où sont-elles, où sont-ils ? Et elles chantent, elles chantent d'une voix aiguë et grinçante qui fait penser à un cri d'oiseau, à un long miaulement, à un couinement de souris. Les paroles anodines des cuecas sont remplacées par quelques vers, toujours les mêmes, écrits par elles : « Me pregunto constante / ¿dónde te tienen ? / Y nadie me responde / y tú no vienes. » Dónde te tienen, ces mots me restent en tête. Tenir, avoir, ils t'ont eu, dónde te tienen, comme on pourrait se demander où on a mis, où est passée une chose. La certitude que ces personnes n'ont pas été traitées mieux que des objets, que rien ne leur a été épargné. Dónde te tienen, qu'ont-ils fait de toi. La fin manque et c'est la pire fin.

Le temps passe et c'est toujours la même danse, des visages éteints, des gestes répétitifs, une plainte sans

réponse. Les danseuses, vieilles et frêles, bougent à peine maintenant, le vide autour d'elles se fait chaque fois plus grand et c'est tout ce qu'on voit, le vide qui triomphe et engloutit presque celle qui danse. L'amnésie.

Honte de n'avoir qu'une seule envie, quand je vois des femmes danser la cueca sola : que ça s'arrête. C'est à peine tolérable. Je ne sais pas à quoi rêvent les bourreaux, je voudrais tant que la douleur joue en boucle dans leur esprit, qu'ils soient taraudés par les plaintes, par les cris grinçants d'une cueca sola interminable. « Comment font-ils pour dormir ? », entend-on souvent. Je ne sais pas à quoi rêvent les bourreaux, mais la réalité est plus effrayante que n'importe quel cauchemar. Ils dorment, ils dorment probablement mieux que quiconque, d'un sommeil sans rêves.

* * *

« La nuit, je n'arrivais pas à dormir. Ma mâchoire faisait trop de bruit. J'avais moins peur quand quelqu'un était éveillé dans la maison. Alors je me couchais sur les genoux d'un de mes enfants et je dormais, en plein jour. Autrement je ne dormais pas, non. On a peur au début. Et puis on arrive à faire des choses sans se faire remarquer, on se rend compte que les milicos[1] ne savent pas tout. On reprend du courage. Des camarades meurent, on a peur à nouveau.

Sur le chemin de l'école, on passait près du seul bidonville où le MIR[2] avait encore de l'influence, Nueva Habana. Les cadavres s'empilaient sur le trottoir, les milicos fai-

1. Militaire (péjoratif).
2. Mouvement de la gauche révolutionnaire (Movimiento de Izquierda Revolucionaria). Parti politique chilien d'extrême gauche.

saient exprès. Vers la fin, je ne cachais plus le visage de ma fille. Je ne lui disais plus de regarder ailleurs. Je ne lui disais rien. »

* * *

Carmen me parle de son amie Virginia. « Ensuite elle est devenue avocate, elle a dédié sa vie à poursuivre les bourreaux. Elle milite encore dans le parti communiste. Son mari est un detenido-desaparecido, un disparu, il a été tué par la Caravana de la Muerte. » Carmen me parle et je ne l'écoute plus. Caravana de la Muerte, je n'entends que ces mots. Petite, j'imaginais des capes, des lunettes noires, une procession de militaires. Un chemin de sang dans le désert. *Fusillades hélicoptères rails mer désert dynamite* – les mots que j'entendais m'impressionnaient sans vraiment m'atteindre. Ils n'avaient pas la douleur du mot torture, ce mot entouré de silence, ce mot que rien ne suit. *Torture,* ce qui ne se raconte pas. *Fusillade* m'évoquait quelque chose de plus propre, non, de plus froid, non, de moins cruel, comme si ce n'était pas cruel, un peloton d'exécution. Non. Comment dire ce qui serait, dans l'affreux, moins affreux. Plus rapide. Non. Je savais que les prisonniers politiques tués par la Caravana de la Muerte avaient été fusillés, dynamités dans le désert, attachés à des rails, jetés dans la mer. Et puis il y a eu ce rapport, lu en cachette, qui m'a encore éloignée de la Caravana de la Muerte. Ce rapport qui a tué quelque chose en moi. Les femmes dans les centres de torture. Ce qu'elles subissaient. Il y a pire que la mort, c'est tout ce que j'ai compris. J'avais peut-être neuf ans.

Le lendemain des exécutions dans le désert, le général L., un des rares dissidents de l'armée, tente de retrou-

ver les cadavres. L'ordre avait été donné à son insu. Il parle de la honte, dix ans plus tard, quand il dénonce les faits. La honte de remettre les lambeaux. Il aurait voulu donner « une forme humaine » à ces corps massacrés. Les mâchoires étaient brisées, les yeux arrachés au couteau, les corps éventrés. Les militaires tiraient sur les jambes en premier, ensuite sur les parties génitales, et seulement en dernier sur le cœur, dernier coup de mitraillette, coup de grâce qu'ils retardaient le plus possible.

Coup de grâce, Caravane de la mort. Pourquoi élever, gonfler à ce point leur carnage. Encore carnage c'est trop, pour cette charcuterie. Je voudrais ne rien leur accorder, ignorer la fatalité, le succès de leur spectacle grotesque. Mais comment s'en moquer sans salir les milliers de victimes.

« Para que nunca más », le plus jamais, je ne peux plus l'entendre, on est toujours dans le jamais. *Pasó lo más cruel,* chantait Víctor Jara. Ensuite ils lui ont coupé la langue, ils lui ont brisé les doigts, ils lui ont tiré dessus. Quarante fois. *Pasó lo más cruel,* il chantait, et je ris car je n'ai plus de larmes. On est toujours dans le plus jamais et le plus cruel ne passera pas.

À quoi bon parler de mémoire alors que la plaie est ouverte, purulente. Alors que tout n'est que puanteur et impunité. Caravane de la mort c'est trop beau, plaie, poison, infection, tous les mots sont trop beaux, même le mot torture. Et j'ai honte d'avoir autant été emportée par des mots, Caravana de la Muerte, qui me rendaient tout un peu plus, là encore il n'y a pas de mots, qui rendaient tout un peu plus solennel dans ma tête idiote d'enfant.

Pourquoi les rails, j'avais demandé, « parce qu'un jour un cadavre de femme a été retrouvé sur une plage » – j'imagi-

nais une sirène morte, une sirène communiste, des algues sur les cheveux –, « alors ils ont commencé à attacher les cadavres à des rails, pour qu'ils ne puissent plus remonter à la surface, pour que plus personne ne puisse les trouver ». Les rails dans la mer me faisaient rêver, l'eau était la libération, la fin du supplice. Dans l'eau les victimes ne souffriraient plus. Contes, torture et films Disney se mélangeaient dans mon esprit. Les chemins de fer sont à jamais des chemins de cadavres, la mer et le désert restent suspects, impitoyables dans leur beauté.

Carmen me parle de son amie Virginia. Elle a dédié sa vie à poursuivre les bourreaux. Elle milite encore dans le parti communiste.

* * *

Je demande à Carmen de me raconter l'arrestation de Dora, sa mère, mon arrière-grand-mère. « Il ne lui est rien arrivé, heureusement. »

Elle était couchée à terre, les yeux bandés. Elle entendait tout, les tortures, les cris. Il ne lui est rien arrivé. Elle a seulement été séquestrée deux jours. Attachée, sans eau. Il ne lui est rien arrivé au centre de torture José Domingo Cañas.

Mais tu es sûre, je lui demande, tu es sûre qu'ils ne lui ont rien fait ?

« C'était rempli, ce jour-là, partout il y avait des gens allongés sur le sol, entassés les uns sur les autres. Alors c'était par ordre d'arrivée. Non, elle n'a pas été torturée. Elle me l'aurait dit. Ils n'ont pas eu le temps. C'était moi qu'ils cherchaient.

Elle m'a seulement écrit quelques mots, quand elle a été libérée : "Je pense que tu devrais changer l'adresse où tu reçois les lettres". »

* * *

Ma mâchoire tremble et l'écran est plein de morve. Sous la bouée des larmes évaporées, un nouveau message. Merde, Elisa n'a pas oublié. Qu'on me laisse tomber, c'est tout ce que je demande. Tomber et ne jamais toucher le fond. Impossible de tenir à quoi que ce soit dans cette ville infecte. Mais Elisa tient ses promesses, « ouiii, on ira danser. » Et à nouveau, je salis l'écran.

Elisa répond tout de suite.

Je ris à l'idée de quitter ma chambre, d'échapper au tombeau familial, à sa clarté de cimetière. Dehors il n'y a rien, dehors ce sera toujours l'enterrement d'un inconnu.

Ce n'est pas tout à fait vrai que je ne tiens à rien. Je tiens à voir sécher les taches de sang menstruel sur les draps, à suivre leur progression, tant de choses se cachent dans ces couleurs souillées. Je suis occupée. Il y a aussi les taches de mascara sur les taies, le gris délavé des larmes, les lignes foncées que laissent les cils, des traces de papillon. Et la moisissure partout, la poussière. Et la lumière sur les débris de tout ce que j'échappe, de tout ce que je n'ai plus la force de ramasser.

Oui, on ira danser. Elisa mérite mieux, c'est notre dernière conversation. Mais que dire d'autre. Je fixe les gouttes grises sur les draps, j'essaie de me souvenir de son visage. Il est flou, comme tous mes souvenirs anémiés depuis les pilules, oreillers chimiques qui bouchent mes pensées sans jamais m'étouffer complètement. Asphyxié,

le visage de mon amie passe du bleu au violet et se perd dans le néant de mes yeux fermés.

l'avancée noire

Michelle Dubois

vingt-trois heures trente
le choix des mots violence
à petite dose la nuit rôde
encre retenue
les bas-quartiers se paient le sang intime
peur potion

respire lentement la voix s'habille
noire un peu contre le front
les joues les dents
reflets
à reculons
la peau penche ses odeurs
le trottoir brille nu
dire la faim dure
je déraille

il a passé tant de passants
des masques
le bleu régnait orbites creuses
une soif
comme au bord du regard le projet
la pierre nécessaire le cou
gibet
le tranchant de la vie

à mon tour la route des veines
furtive l'avancée
le pas des portes
l'inconscience de l'os la rigidité
debout dans le vacillement des villes rouges
je glisse le grand tunnel du nord s'ouvre
déviant
lumière où coule à pic
toute l'ombre au ventre
noyée

face à face les transparences
s'annulent

les mots n'ont plus de mur où mordre

les mains sur les derniers pavés
retracer le parcours de l'écho
intarissable

murmures du corps signes
j'ai faim
j'ai soif la terre aveugle
l'élan ramassé vif
j'avale j'avance
le seul éclat de la fissure

l'épiderme

Frédérique Lamoureux

1

huit heures et quart – ils avaient convenu de se rejoindre à huit – être toujours celle qui attend – regard à l'intérieur du café – opacité – tout ce qu'elle voit c'est son propre reflet sur fond de verre teinté – décidément les miroirs lui veulent du mal – ils ne lui renvoient que ce qu'elle redoute le plus – la fenêtre du café lui présente un visage vieilli – fatigué – usé par l'alcool et par l'angoisse – elle ressemble à sa mère – frissons – lorsqu'il l'avait approchée la première fois elle était demeurée rétive – elle pensait à ce que sa grand-mère dirait d'elle – à ce qu'elle ferait si jamais elle apprenait – mais au fond ça ne pouvait être pire que ce qu'elle tentait de fuir – chez l'homme elle se sent à l'abri – en sécurité – elle se sait aimée admirée désirée – il pourrait être son père mais ça ne lui fait rien – elle a toujours préféré les hommes d'un certain âge

2

tout ce qu'il lui demande elle le lui offre – à genoux – contre le mur – en jupe d'écolière – fellation – éjaculation interne – faciale – se faire prendre par derrière – en levrette – les coups de fouets sur les fesses – le dos – les seins – dans le visage – la cire chaude sur la poitrine – puis elle a fait oui de la tête quand il lui a demandé si elle acceptait de jouer avec ses amis à lui – alors ça a été freestyle – plus de protection pour personne – la double pénétration – les jeux de domination – les oui Monsieur j'adore quand vous me faites mal – les frappe-moi j'aime ça oui j'en veux plus – puis les vas-y salope dis-le que t'es une pute une putain une traînée dis-le qu'il est bon mon foutre quand il se répand partout dans ta bouche dans ta chatte serrée puis dans ton ventre – la musique avait beau résonner autour d'elle – les corps emportés par le tourbillon des basses – elle ne la pénétrait jamais – et quand un regard croisait le sien elle souriait comme ceux qui ne savent pas ouvrir la bouche – ceux qui ne font qu'étirer les lèvres à demi pour faire plaisir à celui à qui cette drôle de grimace s'adresse – s'effriter jusqu'à l'état de ruine en acceptant de prendre part à des gangbangs – sabbats où la sorcière a perdu son pouvoir – trente hommes pour une femme – elle au milieu de la salle – mise à nu – ces soirées-là elle s'appelle Natacha – elle est Croate et ne parle pas un mot de français – ces hommes aiment les étrangères – elles ne peuvent rien comprendre à ce qu'ils disent ni s'opposer à quoi que ce soit – elles sont vulnérables et ça les excite

3

petite déjà prise entre deux idéaux – demeurer la jeune vierge bucolique – la colombe intouchable – la fée muette – immaculée – la petite fille modèle – et au loin ce monde fascinant – un monde auquel elle aspire – celui du regard – des jeux de l'amour et du hasard – celui des interdits – des artifices – des robes de ses tantes – voiles sur les corps qui pourtant les dévoilent – et l'expression des hommes lorsqu'elles apparaissaient – madones dépourvues d'enfant – pures et plantureuses – peaux pulpeuses dans lesquelles on ne peut que vouloir prendre une bouchée – cet univers elle le devinait déjà – elle le craignait aussi

4

deux irreprésentables – la mort et le sexe féminin – cela ne relève en rien du hasard – filiation séculaire – elle rêvasse devant la fenêtre mi-ouverte – les yeux rivés sur la fixité blanche qui envahit les rues – elle aimerait s'y jeter – souiller la fausse pureté du désert hiémal – que ses petits os soient pulvérisés par une de ces machines qui nettoient la ville du tapis hivernal – désillusion – elle qui croyait avoir trouvé un frère – un homme qui veillerait sur elle – un amant qui l'empêcherait de sombrer dans le marasme infâme de la putréfaction intérieure – son corps – un réceptacle contenant toute la violence l'irrévérence de ces hommes bouffis par la confiance le pouvoir l'amour porté à un bout de peau entre les jambes – partir vite – avant que tout ne s'embrase – partir encore – jamais d'endroit fixe où respirer où vivre – jamais de chez-soi – toujours chez un autre despote assoiffé de peau douce – de visage encore lisse mais qui respire la douleur de vivre – hors d'elle – elle en a assez – elle dort plus que jamais – le jour elle flotte à la surface

5

on la retrouve un soir d'hiver allongée dans un banc de neige – le corps criblé d'engelures – ses lèvres gercées saignent – des gouttes comme du dripping – quand on lui demande ce qu'elle faisait là par un temps pareil elle répond que là s'offrait à elle le plus beau des cercueils – elle avait forcé la dose de médicaments était tombée n'avait pas eu la force de se relever – elle s'était dit que c'était le destin – qu'elle en avait assez de faire des efforts – que si tout devait s'arrêter là entre un deli et une synagogue c'était tant mieux – on soulève son corps – le dépose sur une civière – elle se prend pour une jeune reine à l'apogée de la gloire – enfin ils prennent soin d'elle

6

des corridors – des civières – des corps malades – des chairs tuméfiées – des esprits perdus – des spectres n'en finissent plus – partout le blanc – la disparition progressive – l'évanouissement – et cet évidement perpétuel du sang – elle ne sait plus qu'en faire – macchabée à force d'être siphonnée – il lui faudrait pouvoir en faire quelque chose mais ici il n'y a que des murs nus – des murs qui lui parlent – qui lui demandent de les sauver de l'anonymat – ils ne demandent comme elle qu'à être touchés – elle s'empare de la seringue – une deux trois petites éprouvettes vermeilles – ses bras en Technicolor – elle croit rêver – égayer autre chose que sa chair fatiguée – éclaboussures – elle se répand sur la toile – on dirait une scène de meurtre – on dirait le comptoir d'un boucher – on dirait l'œuvre d'une cinglée – l'infirmière s'avance dans la chambre – elle vient éteindre le poste de télévision

7

au réveil elle n'attend plus que l'heure du coucher – sept heures l'infirmière se penche sur son lit vient la réveiller – sept heures et quart c'est la pesée – file de corps hétéroclites – regards éteints – yeux exorbités – cernés – visages émaciés – effacés – tics nerveux t-to-tou-tout-tout-v-va-b-bi-bie-bien – les dents qui mordent la lèvre inférieure – la peau translucide – à sang – la chair zébrée au rasoir – un rang de spectres dans la fleur de l'âge – farandole de robes de chambre flottantes – presque inhabitées – elle a caché une multitude de petits objets – pinces – barrettes – élastiques de toutes sortes dans ses cheveux – s'est greffé des rouleaux de vingt-cinq sous les bras – a aussi risqué l'empoisonnement en ingurgitant deux litres d'eau recueillie en cachette dans une ancienne bouteille de shampoing – tout pour feindre la prise de poids

– monte

elle trépigne sur la balance – peine à garder en elle tout le liquide ingurgité – elle se bat pourtant – pas le choix pour leur faire avaler cette histoire de rédemption – cette histoire de guérison

8

le seul remède qui soit – avaler ses 300 mg d'Effexor ses 150 mg de Bupropion – fermer les yeux – s'aveugler – ravaler – taire ce qui gronde – s'assoupir – ne plus jamais émerger – hypersomnie – se fondre dans le texte – se dissoudre soluté dans les mots de Duras – continuer à marcher – automate – se perdre souvent – imposer le silence et attendre l'émergence d'un corps souverain – ne pas creuser sa tombe – ne surtout pas laisser un autre la creuser pour soi

peau de pelée

Clémence Gachot-Coniglio

J'accueille souvent un grillon sous ma paupière. Ce qui me rampe là sous l'œil, ce sont quelques étoiles secouées, des vins doux, sexes foisonnants, fraîcheur des cloîtres

ma bègue langue

je tire à moi la banalité des voûtes et
le grillon inspire-expire-contrarié-champêtre-assassin

chichichichichichichichichichichichichichichichichichi de souvenirs ou d'anathèmes fait d'épées longues, mon chant de sorcière pas adaptée au vol.

Je me confie tout est crypté et l'horloge péniblement tourne à l'envers. Tentative vaine pour le souffle : il y a trop de sang sur les murs.

tête de nuit
tête d'or
tête chercheuse

bestiole noire et galopante faite de merveilles

de longs cris

Dans la chambre, de petites choses meurent et le grillon chante : temps froissé, prospectus collé de fluides, araignées sous verre, l'assurance qu'on peut m'aimer.

Tout chevrote, bafouille

hhhhhhhhhhhhhhhhhhhhhhhhhhhhhhhhhhhhhhhhhh

Sur les murs : de grosses fleurs rouges explosent, dehors : des dents de grillon suivent une partition illisible, en bas : ce corps à venir, dans ma tête : un bain de pétales et un gros boum

je pourrais peler les fleurs et les coudre toutes ensemble, elles chanteraient peut-être alors, un chant plus lourd, un fado qui s'élèverait la nuit quand le grillon se tairait, un chant limpide à lire avec le cœur,

à l'heure où je ne sauterais pas du quatrième étage

On entendrait un collier de couleurs, parure de nuit cousue main, un bijou d'os au médaillon secret pour les êtres qui ne stridulent plus, incrusté là où je bleuis. On suivrait sur ma peau les traces lumineuses d'un chant de magie, je serais la carte pour les abandonnés, les troglobies, pour ceux qui meurent de silence dans les caves et les couloirs, à l'heure où le grillon ne chante plus, à l'heure où le temps pèle, à l'heure où le temps craque, à l'heure vive

à l'heure où je ne sauterais pas du quatrième étage

Au pied du lit, le chat est agrippé à des pensées puantes. Il paraît que les gens qui ne finissent jamais les projets ont peur du temps. Une façon d'être toute-puissante. Un grand coup de poing dans la comète. En d'autres termes, procrastiner, c'est tenir les heures sous la semelle, ne rien finir, c'est le pouvoir de contraindre l'horloge. Je ne finis pas, alors je ne meurs jamais. J'archive dans ma tête, je fais des huit-dix-sept dans ma tête, façon forêt amazonienne pré-cancer du siècle. J'archive ce qui pourrait advenir. Mais j'ai repeint le cadre en noir avec mes mains molles. Autour du chat agrippé, rien ne m'appartient, la puanteur d'une journée, est-ce bien moi qui l'ai suée ? La douche écossaise qui a provoqué une pression continue des glandes sudoripares, est-ce moi, ma douleur, est-ce nous ? Et on fait un joli sourire, on s'encadre de noir, on se peint avec des odeurs d'éthanol pour contempler ma face cavernicole, hors-vivante, inféodée aux trous.

Ainsi dans ma nuit splendide,
une scie me passe sur le cœur.
Marina Tsvetaeva

Je suis deux déchirures à la croisée, une petite fille à droite une petite fille à gauche, fée clochette absorbée entièrement par la terre

échappées pas belles de petites filles en jupe de paon traînées dans la boue écartelées en conscience étendues là, gémellaires, bras en croix, carré de terre au centre du béton des villes

Sur le pavé, il y a des bouts gris sale : des sursauts d'enfance ou des amours abandonnées.

Je suis une petite fille qui braille sur le trottoir.

Je ne suis qu'une petite fille qui braille,
roulée en boule à la terrasse vidée,

à la vitre d'une voiture, au centre des foules.
Une petite fille avec le soleil enrayé dans l'œil.

J'ouvre une deuxième bière et le soleil m'entre sous la peau, où flottent les restes, les souvenirs. Traîner les pieds dans de grosses chaussettes en contemplant les poussières dans mon sillage, les touffes de poils blancs de ce chat qui me ressemble. Cet effet que possède le jour, de brûler avec tendresse.

La chambre est bâillonnée de signes : punctum de détresse aux murs pour estomac trop aigu.

Opulence d'indices et totems piqués au mauvais papier peint, dans le faux lit en morceaux de toi, le faux lit d'odeurs, tu empiles les brisures, les miettes, les éclats.

Tes doigts sont jaunes de nuit dans le pelage coupé tandis que hurle le monde un étage au-dessous. Il y a du bois qui brûle, des ombres planantes, un tout petit rectangle de faïence, un véritable chaos.

Étendue dans la rue, enlacée aux lumières électriques tu tentes de te convaincre qu'on veut bien de toi. Tu gèles dans le silence alors que tous hurlent à la même heure, les tou·te·s, les autres, les quiconques, les brises, les fruits pourris.

Tu appartiens à ce qui voudrait se répandre, les corps-vivants, les chatoyants et les bêtes rampantes clouées au noir.

La lune étranglée au pli du coude me compose un corps. Les heures-poumons, les hurleuses sont écrasées betterave-mûre sur le ciel en furie.

J'entends les exigences du temps par à-coups et ma peau de pelée les ignore

Moi j'échafaude des beautés, le doux froufrou les chichichichichichichichichichichi, ma bestiole, épée noire et longue sous la paupière

cadence

Mahité Breton

Au sous-sol de l'unique bar gay d'une ville de fonctionnaires convenables, la leçon de tango s'achève. Les professeurs tamisent la lumière. La musique pop du bar envahit maintenant l'espace sonore laissé vacant. Les élèves gagnent le fond de la salle où bottes et manteaux attendent pêle-mêle dans l'obscurité. Les chairs se relâchent un peu, les conversations banales reprennent. Elles mettent fin à l'effort appliqué pour adopter, le temps du cours, une autre manière de se tenir et de bouger. Les lacets se dénouent, les fines ganses de cuir glissent hors des boucles pour libérer les chevilles. La délicatesse et l'élégance s'affaissent et disparaissent au fond des sacs. Les couples s'emmitouflent et repartent vers l'ordinaire de leur quotidien de neige, de vent mordant et de vaisselle à finir avant de pouvoir écouter une dernière émission sur Netflix et d'aller se coucher.

La musique recommence. La leçon terminée fait place à la milonga hebdomadaire. D'autres danseurs arrivent, se dévêtent de leur manteau et de leur foulard, retirent leurs bottes et les alignent le long du mur. Ils sortent leurs souliers de danse de leur sac, s'assoient, lacent, bouclent, puis

se déplient en hauteur, en longueur au-dessus de talons aiguilles ou d'empeignes de cuir souple, brillant. Comme chaque jeudi, les professeurs ouvrent la soirée par une démonstration. Ils s'invitent l'un l'autre dans un tango magnifique, soudain lancés sur la piste sans que personne ait vu l'amorce de leurs pas, comme s'ils avaient toujours été là, à danser. Enfin libérés de la gangue pédagogique, leurs corps se rapprochent, se frôlent, s'étreignent.

Quelques élèves se sont attardés, accoudés à l'étroite tablette qui entoure la salle. Trop débutants pour s'aventurer sur la piste de danse, ils regardent. Simone se tient parmi eux, adossée à une colonne, ses sandales fines encore aux pieds comme un désir à demi oublié. Elle attend son mari, parti aux toilettes. Si quelqu'un le lui demandait, elle ne saurait dire pourquoi elle reste là, sans enlever ses chaussures. Peut-être espère-t-elle convaincre son époux de danser discrètement, en bordure de piste, un dernier tango, afin de pratiquer la figure compliquée qu'ils viennent tout juste d'apprendre, le ocho, que les Québécois d'ici prononcent « ot' show », en deux syllabes courtes et ouvertes qui contribuent efficacement à domestiquer l'âpreté du tango. Ou peut-être a-t-elle simplement été happée par le spectacle offert par les professeurs, et ne peut, pour un temps, que regarder, désirer. Elle voudrait habiter le corps de cette femme et danser ainsi, très proche de celui de l'homme. Non par attirance pour lui, bien que ses épaules larges et ses mains calmes lui plaisent : non, le corps de Simone se tend plutôt vers la sensation de la danse et des silhouettes en mouvement, l'une contre l'autre.

À demi cachée par la colonne de béton, Simone s'échappe, un instant, de la tension qui enserre toute sa

vie. Elle observe. Quelque chose en elle épouse la danse. Ça goûte l'érotisme. Sans bouger, elle savoure cette subtile jouissance partagée, un plaisir sensuel, même sexuel, qui serait toutefois très loin du gluant du sexe et de ses mouvements sans grâce.

Peu à peu, d'autres couples s'assemblent, s'invitent et se lancent sur le plancher de bois, miradas, cabezadas, abrazos. Courbes et arabesques vives, mouvements ronds, pivots, barridas. Les poitrines se rapprochent et les fronts s'inclinent pour mieux sentir la direction de la danse. Simone se laisse absorber par le jeu des corps qui s'abandonnent en improvisations tracées sur la musique, comme s'il y avait là, devant elle, la possibilité bien réelle de désapprendre une autre danse, celle qui fait de ses nuits un calvaire, un déchaînement de pendu au bout de sa corde. À force d'être scandées de cauchemars et de montées de terreur muette, ses nuits sont devenues le chemin de croix d'un non-souvenir dont il ne reste que la trace de l'oubli mal accompli : l'indécollable sensation d'une cadence étrangère imposée par les mouvements frénétiques d'un corps frémissant de plaisir contre son dos.

Debout parmi cet assemblage incongru de l'arc-en-ciel queer, du rouge tango et du beige bourgeois, Simone respire doucement, fascinée.

* * *

Elle repart dans la neige avec Ian, son mari. Ses pieds brûlent dans les grosses bottes bordées de fourrure, rappel lancinant des lésions qui rongent sa peau, de la détérioration de son corps qui s'attaque à lui-même. Simone arrive à tenir le fil et le rythme de la discussion, mais son esprit

est ailleurs : dans l'inéluctable « devoir conjugal » que plus personne n'appelle ainsi, sauf elle. « Combien de fois par semaine un couple devrait-il faire l'amour ? » Question de sondage pop et réponses de sexologues : les couples sains font l'amour au moins une fois par semaine, ou deux, ou trois, elle ne sait pas. Elle sait seulement qu'elle préférerait l'éviter. Se faire un Bartleby du sexe : « Je préférerais ne pas. »

Elle déverrouille la porte, laisse passer son mari et retient le mouvement du vantail pour l'empêcher de claquer. Puis elle enlève ses bottes et monte lentement le long escalier qui mène à l'appartement familial. Elle s'avance dans le couloir festonné de moutons de poussière molle, entre dans la chambre de ses fils. Les rideaux restés ouverts laissent passer la lumière crue du lampadaire. Simone se penche en retenant ses cheveux pour déposer un baiser sur les joues encore douces, bien qu'elles aient déjà perdu la rondeur charnue de la petite enfance. Elle caresse les longues mèches blondes et s'attarde, immobile, pour sentir le mouvement des respirations régulières qui font palpiter toute la pièce d'une petite vie animale. Ian et elle sont rentrés plus tard qu'à l'habitude, l'aîné chargé de garder son petit frère s'est endormi.

Il faudrait maintenant qu'elle se dirige vers la cuisine, qu'elle passe devant le bureau où Ian a déjà ouvert son ordinateur pour répondre aux courriels de ses étudiants, et qu'elle s'attelle à la tâche de ranger la pièce. Il faudrait desservir la table, mettre les restes du souper au froid, empiler la vaisselle dans l'évier ; Ian la laverait plus tard. Elle devrait ensuite se démaquiller, se brosser les dents et les cheveux. Inévitablement, elle devrait aller se coucher : glisser la tête dans l'embrasure de la porte du bureau,

plisser les yeux dans la lumière trop vive, souhaiter une bonne nuit à son mari (en trois ou quatre mots, jamais les mêmes, comme s'il y avait une entente tacite entre eux, le défi tendre et obstiné de réinventer chaque soir la façon de se dire au revoir pour la nuit), puis repartir dans le couloir sombre, vers la chambre. S'étendre, droite et mince, sous le drap frais, le plus loin possible de l'époux qui viendrait la rejoindre plus tard. Se faire ligne compacte et dure, fermée à toute possibilité de câlin, de caresses, d'invitation à la tendresse, avec ou sans sexe. Se livrer ainsi à la nuit, dents serrées sur une plaque occlusale qui l'empêcherait de se broyer les molaires, sachant qu'elle finirait forcément par glisser dans l'autre nuit, celle où, désamarré du temps et de l'espace réels, se rejoue en boucle le calvaire de la cadence imposée il y a longtemps, dans un passé que le doute ne cesse de dissoudre dans la fiction. La nuit au fond de laquelle danse un corps qui ne saurait être le sien. Ce serait plutôt le corps d'une enfant, incrusté dans l'épaisseur de sa chair comme une tumeur. Une enfant emmêlée dans ses couvertures, qui aurait toujours trop chaud et mal au ventre ; ce serait suspect, on l'accuserait de feindre pour attirer l'attention. Le corps d'une enfant couchée en chien de fusil, qui tressaute au rythme des coups de boutoir de celui qui savait si bien s'introduire dans sa chambre, sans faire craquer le plancher, pour y chercher son plaisir. Plus tard, très tard dans la nuit, sans pleurer, l'enfant tenterait tant bien que mal de remettre de l'ordre dans ses couvertures. Elle s'assoirait pour les lisser, avec application, depuis le pied du lit jusqu'à l'oreiller, puis se faufilerait minutieusement en dessous, en causant le moins de plis possible. Elle se coucherait sur le dos, bien droite, au centre du matelas, à peine un renflement sous les draps, presque sans bouger, à l'exception de ses pieds

qu'elle frotterait, le dos de l'un contre la plante de l'autre, comme deux petits enfants enlacés pour se réconforter dans le noir.

La main encore sur la poignée de la porte de la chambre de ses fils, Simone inspire profondément, décolle ses pieds du sol et se dirige vers la cuisine.

je reviens du labyrinthe

Karolann St-Amand

dans une maison je suis seule égarée quelques fois loin de tout mais entourée les pas résonnent rythment le silence tombent les fourchettes les pots se cassent les fleurs se fanent derrière les rideaux d'une prison blanche je reste au sol étendue je devine tes déplacements

j’ai compté les heures à t’attendre dans la pénombre de ma chambre aux armoires bleues détruites je regarde le fond des verres empilés sur la table de chevet la poussière accumulée le jour les lampes allumées ne servent à rien

mon carnet sur le lit deux pages vides l'écrit s'émiette je cherche des regards qui déchiffrent mille mouvements d'où jaillissent mille mots je te perds parmi les draps ne distingue plus mes jambes des habitudes d'encre noire

souvent m’attirent les antipodes l’autre pôle d’une falaise alimente mon corps debout sur le quai m’abandonne au déséquilibre le ciel est sombre en permanence tu abolis les barrières te débarrasses de tes vieux spectres

tu poursuis une fausse piste dans l'obscurité le décor désormais caduc un point de départ sur un territoire inconnu une impasse dans la crainte je suis prise entre tes mains ne veux pas m'enfuir dans l'herbe j'oublie l'odeur du lilas

l'œil

Alex Thibodeau

Elle naît en silence. On doit lui taper le dos pour qu'elle respire, qu'elle pleure enfin dans les bras de sa mère. Les yeux fermés, le corps violacé et gluant, elle n'est encore qu'un bébé comme les autres. Une enfant qui peut tout devenir. Ses doigts minuscules s'agrippent aux boucles de sa mère, puis à ses mamelons. Elle a soif.

* * *

Bien vite, elle ouvre les yeux. Deux iris orange, vert, bleu. L'œil gauche absorbe la lumière et apprend à reconnaître le contour des choses. Il la guide vers le doudou tombé par terre, le biberon près de ses lèvres. L'œil droit fixe le plafond.

* * *

En attendant son opération, qui la forcera à utiliser ses deux yeux, on panse son œil gauche pour redonner vie à son œil droit. Elle réapprend les formes, redécouvre le monde, ne voit plus rien de la même manière. Son cerveau travaille à l'envers. Son œil de pirate dort sous le pansement qu'elle tente d'arracher de ses mains potelées.

* * *

Elle rampe à tâtons sur le tapis du salon, ses lunettes tombant sur le bout de son nez, ses genoux rougis par la friction. Son père l'attend les bras ouverts, l'encourage à avancer. Elle plante ses mains au sol, réussit à se lever, marche en titubant vers lui. Elle veut s'agripper à sa chemise, mais ses doigts fendent le vide. Elle utilise ses deux yeux, maintenant, mais jamais en même temps. Sa vie est un dessin animé : elle ne voit pas en trois dimensions.

* * *

Elle a à peine un an lorsqu'elle commence ses premiers cours de natation. Son petit corps flotte comme un ballon entre les doigts de son père. Dans l'eau, elle se sent chez elle. Ses yeux avalent la lumière des néons de la piscine municipale. Ils photographient la scène de deux angles différents. Elle n'en garde qu'une seule image, la meilleure. Ses pupilles entrent dans une compétition infinie.

* * *

Assise sur les genoux de son père, elle tourne les immenses pages de son livre préféré, peuplées de plantes tropicales et d'animaux colorés. Il lit à voix haute les mots qu'elle pointe, et elle décode, enregistre tout : la prononciation, la graphie, le sens. Elle sait écrire le mot *hippopotame* avant même son entrée à l'école.

* * *

Au primaire, lorsqu'elle ne lit pas, elle passe tout son temps libre dehors, derrière chez elle, où se dresse une colline boisée. La forêt s'étend jusqu'au bout du monde ; elle n'en a jamais vu la fin. L'hiver, son père l'aide à enfiler ses combines, son pantalon de neige, son manteau, son cache-cou, ses grosses mitaines. Elle part avec son trois-skis et monte jusqu'au sommet. Son voisin l'attend en haut. Ils glissent dans les sentiers et les sous-bois, traversent le ruisseau gelé sur le pont en planches. Ils font la course jusqu'au bas de la pente. Les flocons de neige se prennent dans ses lunettes. Elle ne voit plus rien. Son trois-skis entre en collision avec celui de son voisin. Ils tombent en riant.

* * *

Un grand miroir surplombe la commode de sa mère, remplie de vêtements et de bijoux. Elle y a souvent fouiné, y a trouvé des chemisiers sentant l'humidité, des brassières beiges et des colliers de perles. Devant le miroir, elle observe ses yeux à travers ses lunettes, les frontières floues entre l'orange, le vert et le bleu. Quand elle les enlève, elle s'amuse à ne regarder qu'avec son œil gauche, laissant l'autre vagabonder, monter et descendre comme un flocon dans une boule à neige. Puis elle change d'œil et recommence son jeu. Elle ne comprend pas encore pourquoi sa mère se plante devant le miroir tous les matins pour appliquer du mascara sur ses cils déjà noirs.

* * *

Elle aime rendre visite à son voisin, écouter des films et jouer avec lui au Nintendo. Ils essaient de passer *Teenage Mutant Ninja Turtles III : The Manhattan Project*. Elle prend le contrôle de la manette, et son voisin, comme un coach sportif, l'encourage et lui explique sur quels boutons appuyer. Elle s'améliore, mais elle meurt toujours au troisième niveau.

* * *

Elle se pince le nez, plonge la tête sous l'eau brûlante. Ses cheveux dansent dans la mer qu'elle imagine bleue et infinie. Son corps imberbe ondule. Elle est à la fois dauphin et sirène. L'illusion est parfaite : sa nageoire ne touche pas le bord du bain. Elle retient son souffle le plus longtemps possible, retarde le moment où elle devra redevenir humaine, celui où sa tête émergera dans l'air froid de la salle de bain. Celui où elle devra croiser, dans le miroir, son regard absent, son œil indomptable, fixé vers le ciel. Une sirène aux yeux d'oiseau.

* * *

Ses pieds atterrissent sur le tapis de bain. La buée masque son reflet. Elle passe un coup de serviette sur le miroir, puis éponge tous les recoins de sa peau, découvrant des plis et des trous auxquels elle n'avait jamais prêté attention. Elle rejoint sa mère, dans la chambre, en train de dessiner le contour de ses lèvres. Elle écarte les jambes, en lève une bien haut et l'appuie sur la commode. Elle pointe son entrejambe et demande :

— Maman, c'est quoi ça ?

* * *

Leur grilled cheese terminé, son voisin et elle essuient leurs doigts graisseux sur leur t-shirt. Encore une partie de *Teenage Mutant Ninja Turtles III* ? Non, elle a mal aux yeux et à la tête à force de fixer l'écran de la télé. Ils décident d'aller marcher dans le bois derrière chez elle, de se rendre jusqu'au bout du monde. Ils montent la colline, tassent les branches des sapins du revers de la main, font craquer les feuilles séchées. Quand le soir tombe, ils n'ont toujours pas atteint la fin de la forêt. Ils redescendent en courant la colline, aveugles et téméraires. Sa mère crie lorsqu'elle les voit apparaître dans la cour arrière : elle avait signalé leur disparition à la police.

* * *

Pendant l'été de ses huit ans, ses parents l'emmènent presque tous les jours à la piscine publique, une petite piscine extérieure dans laquelle elle nage comme un dauphin, la tête toujours sous l'eau, épiant les corps et les maillots des autres nageurs. Quand le ciel vire au noir, que les nuages gris charbon, immenses mousses de sécheuse, cachent le soleil de l'après-midi, et que les éclairs menacent de tomber dans la piscine, elle est la dernière à sortir de l'eau.

* * *

Dans le sous-sol chez son voisin, elle tournoie sur elle-même, une peluche de serpent autour du cou. Elle veut devenir la fille dans le film des Tortues Ninja, manger de la pizza et rapper comme Vanilla Ice. Son voisin lui raconte que deux élèves de sa classe ont commencé à sortir

ensemble. Elle lui demande ce que ça veut dire, « sortir ensemble ».

— C'est quand un gars et une fille font des trucs...

Des trucs comme jouer à des jeux vidéo et se perdre dans la forêt ?

— Et nous, est-ce qu'on sort ensemble ?

Long silence. Chaque seconde amplifie le malaise. Elle se crispe, se sent tellement stupide. Une goutte de sueur perle sur sa tempe. Elle savait que son voisin était deux ans plus vieux qu'elle. Mais c'est à ce moment seulement qu'ils le comprennent tous les deux.

* * *

Elle tourne les pages du catalogue, arrête son doigt sur la coupe la plus courte.

— Une belle petite coupe féminine, dit la coiffeuse, avec ou sans ironie, cela restera à jamais un mystère.

Elle s'assoit sur le grand siège en cuir. Son corps maigre est immédiatement enveloppé dans une cape de sorcière. Le siège monte, la forçant à fixer son reflet, droit devant elle. Comme elle a enlevé ses lunettes, elle peut jouer à faire bouger ses iris comme elle le veut. Les mèches foncées tombent sur ses épaules, sur son ventre, par terre. Son visage change à chaque coup de ciseaux.

* * *

Ses parents époussettent les armoires, passent l'aspirateur, lavent les planchers avec des produits chimiques au parfum citronné, colorent les murs de la maison. Pour faciliter leur départ, le hall devient bleu nuit, et la cuisine,

fuchsia. Une fois la maison vendue, ses parents empilent des boîtes de films, de jouets et de vêtements au sous-sol. Elle aussi participe au déménagement, range ses cassettes de jeux vidéo et ses livres *Chair de poule* dans son sac à dos. En refermant le zipper, elle se représente une dernière fois le visage de son voisin. Trop gênée pour le revoir, elle fera tout pour l'oublier dès qu'elle franchira la porte de sa prochaine maison, à peine trente kilomètres plus loin.

* * *

Première journée au camp de jour dans son nouveau quartier. Des dizaines d'enfants grouillent dans le gymnase en cherchant leur groupe. Elle s'assoit en Indien sous la pancarte *Danse 10-13 ans*. Elle a à peine le temps de prononcer son nom qu'elle se fait demander si elle est un gars ou une fille. Elle prend deux secondes pour y réfléchir. Elle est une fille.

— Ah OK, parce que je connais des gars aussi qui s'appellent Alex.

* * *

Elle laisse pousser ses cheveux. Sur sa photo de secondaire 1, ils lui arrivent aux épaules. Le chlore de la piscine a décoloré ses mèches rouges, qui ont viré au blond. Elle porte un baseball shirt bleu. Une bretelle spaghetti dépasse sur son épaule droite. C'est la première fois qu'elle porte une brassière pour une séance photo.

* * *

Ça coule le long de ses jambes. Sa culotte est mouillée, elle le sent à chacun de ses mouvements. 5-6-7-8, elle suit la chorégraphie sans y prêter attention. Elle a juste hâte d'aller aux toilettes voir ce qui se passe. Est-ce vraiment ce qu'elle pense ? Cette preuve de féminité dont sa mère lui a tant parlé ? À la fin du cours de danse, elle fonce à la salle de bain. Le sang qui imbibe ses shorts lui confirme ce qu'elle savait déjà. Elle place un motton de papier de toilette entre ses cuisses et sort de la cabine comme si de rien n'était.

* * *

La puberté est un cauchemar dont elle ne se réveillera pas. D'épais poils noirs poussent partout : sur ses bras, ses jambes, ses aisselles, sa lèvre supérieure. Elle a des jambes d'homme, une vraie moustache, un monosourcil. Une fois par mois, sa mère l'emmène chez l'esthéticienne, qui étend une cire brûlante sur ses tibias, arrache les poils avec des bandelettes, perce d'une aiguille la peau de ses aisselles et de son visage pour brûler cette testostérone qui pointe à travers son épiderme. Quarante-cinq minutes d'électrolyse sous les aisselles. Trente minutes entre les sourcils. On épilera le reste dans une couple d'années. Elle ne bronche ni devant la douleur ni devant le jugement de sa mère. Elle se referme, se recroqueville pour disparaître. Elle sort de chez l'esthéticienne avec une honte au parfum d'aloès.

* * *

La première cloche a sonné quand elle se rend compte qu'elle a oublié son linge de sport. Elle se promène entre les rangées de cases, demande à toutes ses amies si elles n'auraient pas un kit de spare. C'est finalement un de ses amis gars qui lui prête un t-shirt et des shorts Big Bill.

— Mais je reviens d'une période d'éduc, t'es sûre que tu veux porter ça ?

Oui, elle est sûre. Elle aime le parfum de sueur et de déodorant qui imprègne le t-shirt de son ami. Elle aime le regard des autres quand elle court avec ses vêtements à lui.

* * *

Les feuilles des érables filtrent les rayons du soleil. Des taches de lumière éclairent les phrases de Maupassant. Son corps bercé par le hamac s'alourdit. C'est l'été des Indiens : la chaleur l'endort. Elle bâille en sortant un crayon de plomb de son sac. Elle annote des passages du livre pour son cours de français et dessine les personnages dans les marges. Elle passe son secondaire à se projeter dans les histoires des autres.

* * *

Pendant les cours de natation, elle ne pense qu'à son œil croche et à ses jambes velues. À son œil, parce qu'en dehors de la piscine, elle réussit presque à l'oublier, ses lunettes corrigeant tout. À sa pilosité, parce qu'elle ne peut s'empêcher de scruter le corps des autres, de chercher la corde du tampon qui pourrait pendre des maillots, les

mamelons qui pourraient pointer au travers du tissu. Elle se console quand elle découvre des filles comme elle. Elle les reconnaît à la démarcation de la cire qui s'est arrêtée à la mi-cuisse, aux poils noirs qui poussent au-dessus de cette ligne imaginaire.

* * *

Ses parents ne se sont jamais préoccupés de son œil. Ils ne le remarquent plus. Au cégep, c'est elle qui demande à être opérée. Elle se rend avec sa mère à l'hôpital, attend avec elle des heures avant de voir l'ophtalmologue : un vrai mannequin, grand, les cheveux bruns séparés au milieu. Elle veut tuer sa mère quand elle lui demande :

— C'est payé par l'État, ça ? C'est pas considéré comme de la chirurgie plastique ?

Elle veut épouser l'ophtalmologue qui répond :

— Oui, c'est couvert. Et non, Madame, les humains normalement constitués ne font pas de strabisme.

* * *

L'ophtalmologue secoue un bout de papier devant sa rétine. Il frôle son œil pour voir s'il sera possible, une fois l'opération effectuée, d'y jouer avec un scalpel pour lui donner un angle parfait. Une ultime retouche, sans anesthésie générale. La paupière cligne. Il dit à la mère :

— Je ne crois pas qu'elle soit une bonne candidate.

— Essayez encore, elle est capable de ne pas bouger.

Le papier revient chatouiller son œil, qui reste grand ouvert. Cette fois, c'est sa mère qui a raison : elle peut tout

endurer.

* * *

Des années plus tard, en flânant à la librairie, elle tombe sur *Ouvrir son cœur* d'Alexie Morin. Elle en feuillette les pages, lit la quatrième de couverture : « Le sujet de ce livre, c'est la honte. Ce livre raconte ma vie, des morceaux de ma vie. Il raconte la solitude d'une enfant, l'école peuplée de camarades qui savaient, eux, comment être des enfants, comment être un groupe, alors que je ne savais pas. Il raconte l'histoire de mon œil. »

Elle replace le livre sur la tablette avec l'étrange sentiment que son cœur à elle aussi s'est ouvert. Comme si sa honte, son histoire, sa vie étaient à nu, partagés.

la magie c'est que je ne sombre pas

Zéa Beaulieu-April

personne ne veut m'acheter
pourtant gratuite sur Bandcamp

je me demande ce que je vaux

je gagne ma vie en répondant aux courriels
de l'intelligentsia

de jour je suis si pâle
mes collègues m'appellent Zoé et Léa

j'ai pleuré à la dernière réunion

de nuit je m'espace
pour couvrir mes hôtes

ils errent dans les coins
rampant sous les tables longeant les murs

je plonge dans leur visage
les dépose dans ma main
géante pour les réconforter

je les habille les fait boire
j'apprends tous leurs noms je les porte comme des bijoux
le rituel approche

dans la salle verte
je tresse mon amie pour le courage
maquille mes yeux malades
détourne l'attention de la petite tristesse
qui habite mes gencives

la magie c'est que je ne sombre pas

la fumée se répand
quand je lève les yeux j'apparais

je cherche d'un regard l'absent
le nouveau père l'ermite le mort l'altiste qui part en tournée demain
les nuits fiévreuses rendent les amours peu convaincantes

l'optimisme est une salle à moitié pleine
un verre qui se vide

l'angoisse entrave mes poumons
le jour presse la nuit pour l'éteindre

mais nos crises nous rassemblent

pour endormir l'insoutenable
je performe sur la pointe des pieds
le contrôle
singe l'abandon

jusqu'à ce que ça nous prenne
que ça nous habite
les corps et moi

la chaleur me monte à la tête
acceptable mal de cœur
vieil ami que j'endors dans une gorgée

je ne me demande pas si je vais mourir sur scène
je me demande quand

la foule s'enivre
elle s'abreuve à ce qui se mouille
un jus salé sous sa morsure

son excitation me couvre
elle danse au bout de mes doigts

chaque cri me donne la voix

la foule aime s'entendre
je la raconte je suis miroir

je grappille les applaudissements pour oublier
les corps absents

comme Gaga I live for that
I don't get much
je survis

je m'épuise
dans l'enchaînement de salles vacantes

à force
ma naïveté a fui

possible que je ne survive pas dans le chant

je traverse les deuils
adapte mes fantasmes

la frustration est l'huile sur mon brasier
la faim est toujours bienvenue
je me lèche les doigts

pour que mes nuits ne s'arrêtent jamais

ladies night parade

Cato Fortin

Nous sommes venues pour danser et pour détruire. C'est tout le temps notre toune, celle sur laquelle Leïla a eu son premier baiser, celle sur laquelle Becky s'est fracturé la cheville le jour de ses dix-huit ans. C'est à la DJ que nous devons notre soirée. Notre bonheur n'est interrompu que par les Éric, les Antoine et les David qui tentent de danser avec nous. Nous leur sourions, nous leur tournons le dos, nous changeons de place avec une copine, nous formons un cercle, nous répétons *Non merci, je suis mariée, j'aime les femmes, je suis avec mes amies, je n'ai pas envie, laisse-moi tranquille.*

Nous rions, mais nous nous resserrons les unes contre les autres, nous surveillons nos verres, ceux des inconnues, de nos amies ; nous surveillons la porte des toilettes et la DJ qui trône au fond du bar. Éric a pris son trou. Il s'est commandé une bouteille de 50 et discute avec son voisin. Antoine et David tournent encore autour de nous. Ils cherchent une faille, une fille seule, une fille vulnérable, en marge de la foule. Ils sont beaux ; ils sont peut-être drôles, parfois ils cuisinent de la ratatouille et installent des antivirus sur l'ordinateur de leur mère, mais ils ne nous écoutent pas. Nous nous tournons vers Éric, nous

lui lançons un regard qui dit *Viens chercher tes amis.* Il ne répond pas.

Simone a envie de fourrer et envisage de texter son ex. Angélique est gelée ; elle ne tient plus debout. Personne ne sait ce qu'elle fait ici, personne ne la connaît, mais David a son bras autour d'elle et lui raconte des blagues auxquelles elle ne peut pas répondre parce qu'elle dort. Yuki est arrivée avec sa date, Ari, qui n'est pas aussi gentil qu'il le prétendait. Il insiste pour partir, pour qu'ils aillent chez lui écouter de la *vraie musique,* lui rappelle qu'elle lui avait promis un tête-à-tête, qu'elle ne doit pas avoir peur. Nous ne dansons plus : nous sommes une formation de défense dont les déplacements se font en twerkant et en flossant pour sauver des amies, des inconnues, des Némésis que nous voulons malgré tout en sécurité. Chanelle se fait attraper par la main, on la retire du groupe. Elle est polie, elle est gênée, elle ne veut pas qu'on se fâche. Le cellulaire d'Akshara sonne sans arrêt : *Qu'est-ce que tu fais ? Tu reviens quand ? T'es avec qui ? Je t'attends. Il est tard. Tu travailles demain, tu ne devrais pas sortir. J'ai l'impression que tu me mens. Je te rejoins.* Maude est venue avec des collègues, mais ne s'attendait pas à ce que l'une d'elles la out : maintenant tout le monde veut savoir ce qui se passe dans ses culottes. Laurence est sur le point de partir avec ce gars qui la fait triper depuis des mois lorsqu'elle tourne la tête et constate que nous sommes attaquées. Elle croise le regard de la DJ qui toise la foule du haut de son podium. Angélique, Yuki, Chanelle, Akshara, Maude : elle nous voit toutes. Elle enchaîne avec une suite de chansons pop qui nous enjoignent de nous défendre. Les projecteurs se braquent avec fulgurance sur nos camarades tombées, l'espace de quelques secondes, le temps qu'il faut pour s'infiltrer, les prendre par la main ou par les épaules

pour les ramener à l'abri. En dansant, la DJ nous indique les sorties de secours, les obstacles à éviter, Antoine qui cherche la fille qu'il allait tasser dans un taxi. Des power ballads chassent Ari, les collègues insistantes de Maude, ce musicien un peu connu qui était venu quémander de l'attention. Nous battons en retraite, nous nous rejoignons dans les toilettes des femmes, pour ce que ça veut dire : ce ne sont ni les utérus ni notre genre qui nous réunissent ici, c'est l'envie d'avoir la crisse de paix et de danser en ne craignant que de renverser nos verres sur nos beaux habits.

Nous bloquons des numéros de téléphone, nous pleurons, nous rions, nous nous serrons dans nos bras, nous rafraîchissons notre maquillage. Nous entendons la musique en sourdine et peinons à bouger tant nous sommes serrées les unes contre les autres. Catherine, Fred et Lucia frôlent la crise de panique. Une barmaid défonce un mur à coup de talon : la salle de bain s'ouvre sur le back-store. Nous nous joignons à elle pour démolir la cloison. Elle nous lance des bouteilles de vodka, de l'eau pour celles qui sont déshydratées, celles qui ne boivent pas, celles qui n'en peuvent plus de l'ivresse. La salle de bain continue à se remplir : des filles des autres bars de la ville ont entendu parler de nous, la voisine d'en haut est descendue avec ses enfants, des aînées ont fui leur CHSLD. Mary a entendu dire qu'il y avait de l'alcool gratuit et Daniela avait besoin de compagnie. Quelqu'un demande : y a-t-il des techniciennes du son dans la salle ? Quatre personnes répondent à l'appel, nous les envoyons dans le bar avec des escortes. Elles débranchent les fils des haut-parleurs et de la console, et reviennent rapidement, avec des sourires de conquérantes, la DJ sur les épaules de l'une d'entre elles. Elles installent le matériel dans la salle de bain et la musique reprend de

plus belle : nous abattons les cabines de toilette et créons une piste de danse au centre de laquelle les cuvettes se remplissent et se vident. Mais il faut encore plus grand : nous démolissons le back-store et le reste de la bâtisse. Ni le plâtre ni la brique ne nous résistent. Il ne reste désormais au bâtiment que le plancher, la plomberie et quelques chaises, même David et Antoine se sont enfuis. C'est les toilettes des filles partout. Et ça déborde.

Des voleuses de char se manifestent, des haltérophiles aussi. Nous volons toutes les Honda Civic du quartier et y déposons les toilettes, le back-store et le bar vide. Nous paradons sur le boulevard comme sur un char allégorique. Nous sommes rejointes par des cyclistes aux mollets gros comme des jambons qui remorquent celles qui ont trop dansé et dont les pieds sont couverts de cloques, celles qui marchent avec des cannes et celles qui utilisent des fauteuils roulants. Nous couronnons celles qui chient le plus longtemps et celles qui font jaillir le contenu de leur sonde urinaire comme des geysers. Sur nos t-shirts, on lit *bitch dansée déchaînée*. Nous nous cédons nos baux tandis qu'une fille blanche rase ses dreads. On a installé Paul sur un trône : il est enceint et immense. Il a une barbe brillante et luxuriante, des cheveux poussent là où la calvitie se pointait il y a quelques mois. Louise et Céline lui tricotent des vêtements sans regarder leurs mains. Elles ont pris du speed et ne sentent plus leur arthrite.

La musique est forte. Nous réveillons des quartiers entiers. On nous klaxonne pour nous faire taire, mais Nicki Minaj rappe plus fort, Céline pousse la note plus haut et nous sommes toujours plus nombreuses à scander des obscénités. Stéphanie et Madeleine frenchent comme s'il n'y avait pas de lendemain et elles ont sûrement raison. Comme dans les films, nous faisons des pipes aux policiers

pour leur voler leur gun – ils ne tueront plus ni nos sœurs ni nos fils. Nous crachons leur smegma sur leurs bottes. Nous roulons sur leurs voitures comme un monster truck, en versant de la bière sur nos têtes. Nous crions *C'est ça qu'on fait dans les toilettes des filles.*

Alix arrive à la fin du party dans un U-Haul rempli de muffins sans gluten que nous mangeons avant de nous endormir, en regardant le jour se lever sur les rues désertes et décâlissées, couvertes d'urine, de sang menstruel et de glaire. Ce matin, la ville est notre toilette.

la force du nombre

Karianne Trudeau Beaunoyer

Mœbius, c'est non sans émotion – et d'aucuns savent que je suis capable d'en avoir beaucoup, des émotions – que je te dis au revoir. Après douze numéros, je quitte mes fonctions de rédactrice en chef et de membre du comité de rédaction, pleine de reconnaissance, avec la joie d'avoir fait partie d'une telle communauté, transformée par tout ce qu'elle m'a appris ces trois dernières années, et fière de la voir se réinventer.

Ça a commencé par l'amitié, en 2016, grâce à Jeannot Clair et Roxane Desjardins, qui ont pensé la mouture de la revue comme on la connaît aujourd'hui, qui lui ont donné une forme, une nouvelle force. Je n'ai jamais assez de « mercis », vous le savez, mais je vous offre tous ceux que j'ai, et les plus sincères, ici.

Je pars avec le sentiment d'une amitié décuplée. J'ai tout aimé.

Pendant les trois premières années de sa nouvelle vie, *Mœbius* a publié plus de 150 autrices et auteurs. J'aimerais remercier celles et ceux qui ont fait, avec nous, le pari de suivre un·e autre auteur·e dans sa phrase, qui ont cru, comme nous, qu'on n'écrivait jamais seul·e. Pour la

confiance, la générosité avec laquelle ces autrices et ces auteurs ont accueilli, mené, relancé le dialogue que nous nous sommes proposé·e·s d'instaurer, pour leur talent et leur participation à la création de cet espace dédié à toutes les écritures, je leur dis merci.

À Simon Brousseau et à Lucile de Pesloüan, avec qui j'ai eu la très grande chance d'entretenir une plus longue conversation, de poursuivre au fil de leur résidence respective la quête (impossible ?) du mot juste et de la meilleure forme possible, je dis merci. À Pascaline Lefebvre, à Marin Blanc, à Julie Delporte, pour les œuvres inédites, l'identité visuelle, l'écoute des textes et leur capacité à parler cette autre langue qu'est l'image, je dis merci, aussi.

J'ai eu le privilège de former des duos avec Clara Dupuis-Morency, avec Chloé Savoie-Bernard et avec Jeannot Clair à la direction de trois numéros, d'écrire et d'éditer à quatre mains. L'honneur d'être l'une des deux têtes de cette entité bicéphale qu'est la revue avec Marie-Julie Flagothier, notre dévouée directrice générale, et le bonheur unique de travailler à faire de *Mœbius* ce qu'elle est avec Marc-André Cholette-Héroux, Jeannot Clair, Nicholas Dawson, Roxane Desjardins, Clara Dupuis-Morency, Gabrielle Giasson-Dulude, Baron Marc-André Lévesque, Jean-Philippe Michaud, Laurance Ouellet-Tremblay et Chloé Savoie-Bernard comme collègues du comité de rédaction. Je salue l'arrivée de Karine Rosso et d'Olivia Tapiero qui s'y joignent, au moment où Chloé et moi le quittons, et je suis émue quand je regarde cette longue liste de noms qui portent chacun·e une voix singulière, en plus d'être des passeuses et des passeurs pour celles des autres.

Vous comprendrez que j'aie intitulé ces adieux « La force du nombre », parce que la revue n'existe que sous les

auspices d'un vivre et d'un écrire ensemble rendus possibles par une communauté sans cesse renouvelée. Je chérirai toujours le souvenir des textes et des personnes qui ont composé, pour moi, dans les trois dernières années, cette communauté qui m'a accueillie aussi chaleureusement.

Longue vie, *Mœbius* !

se chercher d'autres regards

Lucile de Pesloüan

À un vernissage, l'autre jour, on m'a demandé si j'étais une artiste. La question m'a prise de court. J'écris, ai-je répondu. Donc oui, je suppose que je suis une artiste. Publiée ? Publiée. Il a opiné du bonnet. Ça lui convenait. J'étais bien une artiste. J'ai roulé des yeux intérieurement. Est-ce que le fait que des éditrices et éditeurs aient choisi de me publier fait vraiment de moi une artiste ? J'ai siroté mon eau pétillante en m'éloignant de ce monsieur qui cherchait des artistes.

J'ai publié trois livres, fabriqué des centaines d'exemplaires d'une douzaine de fanzines, participé à des expositions, des performances, des lectures sur scène, reçu une subvention pour une résidence d'écriture. Tout ça, ce sont des preuves tangibles. Mais entre nous, juste entre nous, il y a une chose qui manque à mon CV d'artiste. Ce n'est pas grand-chose, et je ne le dis qu'à vous. Ne le répétez pas... Mais j'aimerais que ma mère et mon père reconnaissent que je suis une artiste. Qu'ils lisent mes textes, applaudissent mes lectures, aillent voir les expositions auxquelles je participe. J'aurais l'impression d'avoir réussi. Alors j'attends, j'espère. Et au fond de moi, je sais que cela

ne sert à rien. Mais qui n'a pas envie d'être encouragée par ses parents ?

Pour m'aider à faire le deuil de ces souhaits qui ne me semblent pas pouvoir être exaucés, j'ai décidé de parler avec des femmes qui ont choisi l'écriture comme forme d'art. J'ai choisi des femmes que j'admire, j'ai préparé un questionnaire et je leur ai demandé de m'aider à comprendre, à avancer… Je vais vous parler de Marie-Sissi Labrèche, de Céline Huyghebaert et de Lula Carballo. De leurs mots qui résonnent en moi, de leurs réponses qui, tranquillement, m'apaisent.

* * *

La lune dans un HLM est mon livre préféré de Marie-Sissi Labrèche. La relation mère-fille est au cœur de ce livre à mi-chemin entre le roman et la correspondance. Ça explose, ça balance, ça hurle, ça crève. « J'ai interdit à ma mère et ma grand-mère de le lire, me dit-elle. Celui-ci, et *Bordeline.* » Marie-Sissi a été élevée par ces deux femmes. Aucune des deux n'a jamais travaillé et elles n'ont pas fait d'études. « Je me sentais à mille lieues d'elles, nous n'avions presque pas de points communs. Mais tu sais, c'est difficile d'oublier ses racines. » Je ne me sens pas toute seule quand je suis avec Marie-Sissi. On peut parler des heures de nos mères, de nos relations avec elles. De ces femmes-enfants dont on doit prendre soin. Celle de Marie-Sissi était malade, elle était schizophrène, la mienne manque peut-être seulement de confiance en elle, elle est sans doute narcissique. Mais elles nous ont toutes les deux fait culpabiliser des années durant. Marie-Sissi devait protéger sa mère qui voyait des sorcières au pied du lit. Moi,

il me faudrait dormir dans mon lit de petite fille pour toujours. Nous avons eu comme rôle de les rassurer, tout le temps. Marie-Sissi me dit que j'ai le droit de réussir, que c'est dur de s'élever au-dessus de ses parents, mais qu'on en a le droit.

Céline Huyghebaert a écrit *Le drap blanc*. Quand j'ai ouvert son livre rose, j'étais en dépression. Je n'arrivais plus à lire, c'était terrible, effrayant. Pourtant, il m'a happée et m'a redonné la clé de mon jardin de lectures. Dans son livre, Céline part à la recherche de son père, mais aussi de sa famille. Sa quête me parlait tant que j'ai voulu l'accompagner pas à pas. Pourtant nos familles ne se ressemblent pas. Céline a deux sœurs et une mère qui a travaillé toute sa vie, reléguant au dernier plan les loisirs et sa propre personne. Son père est décédé quand elle avait vingt-deux ans. Mes parents sont vivants, mon frère aussi. Ma mère a toujours été la priorité de la famille, elle était ce qu'il y avait de plus important aux yeux de mon père. « Elle passera toujours avant vous », nous disait-il souvent, très sérieusement. Combien de fois ai-je entendu que j'étais un bébé si gros (et pourtant prématuré) que j'aurais pu tuer ma mère, que c'était presque un miracle qu'elle soit encore en vie et que c'est pour ça qu'elle n'a jamais eu de troisième enfant. Mon père ne voulait pas qu'elle risque sa vie. Mais, comme moi, Céline s'est posé beaucoup de questions. « Ma place de cadette m'a forcée à chercher à l'extérieur du noyau familial une place que je n'avais pas dedans », me confie-t-elle.

Lula Carballo raconte sa mère et sa grand-mère dans *Créatures du hasard*. Des femmes un peu magiques, un peu tragiques, un peu dérangées, un peu mystérieuses, que la petite Lula regarde, elle aussi, avec des questions plein la

tête. Lula vient de l'Uruguay, elle est arrivée au Québec alors qu'elle était préado. Quand je lui demande si elle se sent différente de ses parents, elle me répond avec une philosophie et une distance que je lui envie : « Je ressens envers eux la même ambiguïté qu'éveille chez moi le fait d'appartenir à deux cultures différentes. Je pourrais dire que tout m'est familier et étranger à la fois. » Lula me dit qu'elle a une relation « mature » avec ses parents. Le mot « mature » fait tilt dans ma tête. C'est tout le contraire chez moi. Je me suis toujours sentie comme la grande sœur de mon frère pourtant plus âgé, j'ai toujours agi comme une adulte auprès de ma mère. Je presse Lula de continuer. « Mon père est une personne avec laquelle je peux parler de sujets profonds, nous consacrons beaucoup de temps à la communication. Avec ma mère, j'ai une relation cordiale sans grande complicité. » Lula a une distance que, décidément, j'envie.

Revenons-en à la pratique artistique. À l'écriture. Qu'en pensent nos parents ? Les miens m'ont obligée à détruire un journal que je tenais à quatre mains avec mon amie Angélique. J'avais douze ans, cela a profondément marqué ma relation avec eux et mon rapport à l'écriture. À la fin de l'adolescence, la mère de Céline est tombée sur un texte sexuel, très cru, que sa fille n'aurait pas du tout voulu qu'elle lise. « Quand elle m'en a parlé, j'ai eu honte. Mais, sans aucun malaise, elle m'a complimentée. Elle trouvait que c'était bien écrit. Puis elle m'a demandé où je puisais un tel imaginaire, si bien que j'ai changé de sujet pour m'épargner le malaise d'une discussion mère-fille sur la sexualité. Mais je crois que ces rapides compliments se sont logés quelque part en moi, et m'ont donné un certain courage. Ma mère était très économe en compliments. » Quelle chance ! Mes parents sont eux aussi très économes

en compliments, je dirais même plutôt avares qu'économes. Vous allez trouver que je les accable. « Je suis sûre qu'ils sont fiers de toi », me direz-vous. Oui, sans doute. Ils sont fiers de voir mes livres en librairie, ils sont fiers de lire des articles à propos de mes textes. Mais mes livres, ils ne les lisent pas. Ils ne font pas comme les parents de Lula, ma mère ne m'écrit pas ses impressions après la lecture de chaque chapitre. Non, elle prête le livre à des amis pour ne pas avoir à le finir. Mon père ne m'a pas envoyé de message touchant concernant mon livre. Non, il me dit c'est très bien et il me demande le temps qu'il fait à Montréal. Je n'ai pas vu mes parents émus devant mon travail comme Lula a vu les siens s'émouvoir de leur lecture. Et je la cherche, je la cherche tellement, leur émotion. « Mais pourquoi ? me demande Marie-Sissi. Pourquoi ? Moi je n'en voulais pas, de leur avis, je ne voulais surtout pas qu'elles me le donnent. Ça ne comptait pas, j'étais tellement ailleurs. J'avais d'autres regards. Tu dois te chercher d'autres regards, Lucile. » Tu as raison, Marie-Sissi. Céline est du même avis. Elle ne parle que très rarement de sa pratique avec sa famille. Elle n'en éprouve pas le besoin. « Le fait que mon père soit mort à la fin de mon adolescence a probablement modifié la nature de mes attentes envers eux… », remarque-t-elle. Elle poursuit avec pertinence : « L'écart générationnel rend ma pratique aussi opaque aux yeux de ma mère que l'est le métier de ma sœur aînée. Chargée de projet, cadre, coordonnatrice, artiste : tous ces mots-là ne disent rien à ma famille de ce que nous faisons au quotidien. » Céline a sûrement raison. Que veulent dire ces mots pour nos parents ? J'ai cette image de ma mère au téléphone, me disant il y a quelques années : « Pas trop vite, pas trop vite, Lucile, je note. Peux-tu me redonner le nom de la maison d'édition ? Et qu'est-ce que tu vas y

faire ? Je veux être capable de le dire quand on va me poser la question. » C'est sûrement le soir, elle doit être en robe de chambre, le combiné coincé entre l'épaule et le menton, devant le scriban du salon. La fin de la phrase de Céline résonne dans mes oreilles : « Cette incompréhension peut être intimidante et constituer un obstacle dans le partage des expériences. »

Il y aurait donc un fossé créé par la génération, par l'ascenseur social de Bourdieu ? Je suis un peu sceptique. Pour Marie-Sissi, le fossé était bien plus profond avant la publication de ses romans, qui l'a, en quelque sorte, libérée. Elle se souvient que sa psy lui disait : « Il faut faire éclater la bulle toxique. » Sa mère était fière, elle lisait ses articles, ses romans pour ado. Puis elle a accompagné Marie-Sissi à la première du film *Borderline*. « Après la projection, elle m'a dit : *Qu'est-ce qu'elle est seule, cette fille !* Elle avait compris l'essentiel. Alors oui, je dirais que mon écriture nous a rapprochées. » Lula, elle, tient les rênes. Elle décide de ce qu'elle partage et de ce qu'elle garde pour elle. « Mais lorsque je leur fais part de mon travail d'écriture, je ressens une grande reconnaissance de leur part. » Pourtant, les parents de Lula n'évoluent pas non plus dans le même milieu que leur fille. Ils ne lui ont pas transmis de bagage artistique. Mais ils ont beaucoup d'amour à lui donner. Céline, elle, se sert de l'écriture pour parler à sa mère, mais pas forcément de la sienne. « À Noël, quand je lui demande si elle a envie de quelque chose, elle me répond : *Des livres, parce tu les choisis bien*. J'aime cette petite complicité qui passe par la procuration d'autres voix. J'ai dit beaucoup de choses très intimes à ma mère avec les livres des autres. » Je trouve ça merveilleux. Peut-être devrais-je offrir à ma mère *Le drap blanc, La lune dans un HLM* et *Créatures du*

hasard ? Parfois je me demande si je ne creuse pas le fossé encore plus. J'essaie de les affronter, j'essaie de les mettre au pied du mur, je veux voir jusqu'où je peux aller, jusqu'où ils peuvent aller. Je veux voir si je ne trouverais pas par hasard un tunnel qui me libérerait. Une amie m'a dit un jour qu'ils avaient peut-être peur. « De la puissance des mots, que tu écrives sur eux. » Pourtant, je fais attention, je prends des pincettes, j'use de subterfuges littéraires, je détourne, je cache. J'essaie de les protéger, comme je le fais depuis que je suis toute petite.

J'ai souvent en tête Catherine Cusset, qui avait raconté lors d'une causerie que certains de ses textes attendaient dans un tiroir que leurs protagonistes meurent. Dans la librairie, il y avait eu des murmures. Plusieurs trouvaient cela glacial et effronté, j'avais trouvé ça génial et pudique. Pour Céline aussi, « les gens sont plus importants que les livres. C'est un choix très personnel, que chacun doit faire en fonction de sa propre éthique. » Marie-Sissi n'a pas été capable de mentir à sa mère quand celle-ci lui a demandé avant de mourir si elle allait écrire sur son cancer. « Je la porte en moi de toute façon, je porte cette manière de voir la vie, une manière si pesante… Tout est relié à elle, c'est comme une bombe à retardement. Alors oui, je continuerai d'écrire sur elle, sur nous. Je n'ai pas été capable de le lui avouer, j'ai simplement gardé le silence. » Le prochain roman de Marie-Sissi s'appellera *Fille déglinguée*. « Au pluriel ? », lui ai-je demandé. « Pas pour le moment… », m'a-t-elle répondu.

Pourquoi écrire encore et encore sur ce nœud qui ne se défait pas ? Est-ce que j'arriverai à comprendre pourquoi ma mère veut la lumière sur elle, tout le temps ? Est-ce que j'arriverai à comprendre pourquoi mon père protégera

toute sa vie son épouse plutôt que sa fille ? Est-ce que j'arriverai à déconstruire ma façon de voir les choses, à transformer mes réflexes, à me libérer de l'appréhension ? Est-ce que j'arriverai un jour à assimiler le fait que l'amour ne se mérite pas ? Tous les projets qui m'attendent sur ma table de travail sont liés à la famille, aux relations familiales, aux relations mère-fille. Tous les livres que je lis portent sur le sujet. Je m'abreuve de l'intimité des autres. J'ai toute une pile sur ma table de nuit : *La mère de ma mère, Rien ne s'oppose à la nuit, Les armoires vides, Une femme, La honte, L'autre fille, Tous les hommes désirent savoir, Les enfants de Jocaste, Mère méduse, L'obéissance, Parlez-moi d'amour, Un dé en bois de chêne, La femme brouillon, La haine de la famille, Un brillant avenir, Une éducation catholique, Le drap blanc, Borderline, La brèche, La lune dans un HLM, Créatures du hasard, La plupart du temps, je m'appelle Gabrielle, La belle bête, Le monde est à toi, Fun home, C'est toi ma maman ?, Maman sauvage, Maman apprivoisée, L'album multicolore, Ce que je sais de Vera Candida, Attachement féroce, Mémoires d'une jeune fille rangée, La mécanique des fluides, Une partie rouge, Mère d'invention…*

Marie-Sissi revisite les souffrances par l'écriture. « C'est une construction où, enfin en sécurité, j'ai le contrôle sur tout, ce qui n'existe pas dans la vraie vie. C'est pour ça qu'on continue, je pense. »

Alors je lis.
Je me gave même.
J'écris.
Je me rassure.
J'aime convoquer mon fantôme préféré
en respirant des pivoines
en lisant Colette.

Je cherche de nouveaux regards.
Et je trouve de nouveaux regards…

Ma bibliothèque

La lune dans un HLM, Marie-Sissi Labrèche, Montréal, Boréal, 2006.

Le drap blanc, Céline Huyghebaert, Montréal, Le Quartanier, 2019.

Créatures du hasard, Lula Carballo, Montréal, Le Cheval d'août, 2018.

* * *

La mère de ma mère, Vanessa Schneider, Paris, Stock, 2008.

Rien ne s'oppose à la nuit, Delphine de Vigan, Paris, Jean-Claude Lattès, 2011.

Les armoires vides, Annie Ernaux, Paris, Gallimard, 1974.

Une femme, Annie Ernaux, Paris, Gallimard, 1988.

La honte, Annie Ernaux, Paris, Gallimard, 1997.

L'autre fille, Annie Ernaux, Paris, Éditions NiL, 2011.

Tous les hommes désirent savoir, Nina Bouraoui, Paris, Jean-Claude Lattès, 2018.

Les enfants de Jocaste. L'empreinte de la mère, Christiane Olivier, Paris, Denoël, 1980.

Mère méduse, Kitty Crowther, Paris, L'École des loisirs, 2014.

L'obéissance, Suzanne Jacob, Paris, Éditions du Seuil, 1991.

Parlez-moi d'amour, Suzanne Jacob, Montréal, Boréal, 1998.

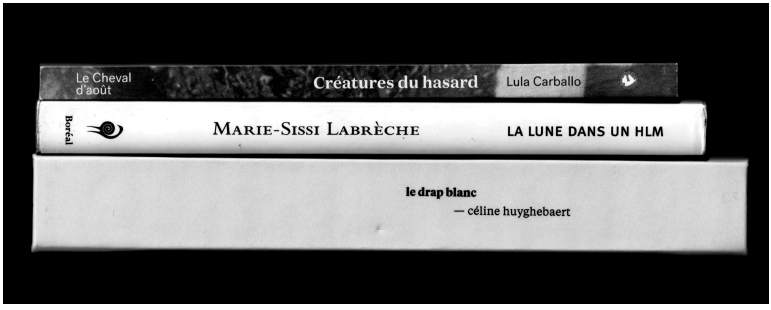
Un dé en bois de chêne, Suzanne Jacob, Montréal, Boréal, 2010.

La femme brouillon, Amandine Dhée, Lille, La Contre Allée, 2017.

La haine de la famille, Catherine Cusset, Paris, Gallimard, 2001.

Un brillant avenir, Catherine Cusset, Paris, Gallimard, 2008.

Une éducation catholique, Catherine Cusset, Paris, Gallimard, 2014.



Borderline, Marie-Sissi Labrèche, Montréal, Boréal, 2000.

La brèche, Marie-Sissi Labrèche, Montréal, Boréal, 2002.

La plupart du temps, je m'appelle Gabrielle, Stéfani Meunier, Montréal, Leméac, 2019.

La belle bête, Marie-Claire Blais, Montréal, Boréal, [1959] 1991.

Le monde est à toi, Martine Delvaux, Montréal, Héliotrope, 2017.

Fun home, Alison Bechdel, traduit de l'anglais américain par Corinne Julve et Lili Sztajn, Paris, Denoël, 2006.

C'est toi ma maman ?, Alison Bechdel, traduit de l'anglais américain par Corinne Julve et Lili Sztajn, Paris, Denoël, 2012.

Maman sauvage, Geneviève Elverum, Montréal, L'Oie de cravan, 2015.

Maman apprivoisée, Geneviève Elverum, Montréal, L'Oie de cravan, 2018.

L'album multicolore, Louise Dupré, Montréal, Héliotrope, 2014.

L'esprit de famille, Janine Boissard, Paris, Fayard, 1979.

Ce que je sais de Vera Candida, Véronique Ovaldée, Paris, Éditions de l'Olivier, 2009.

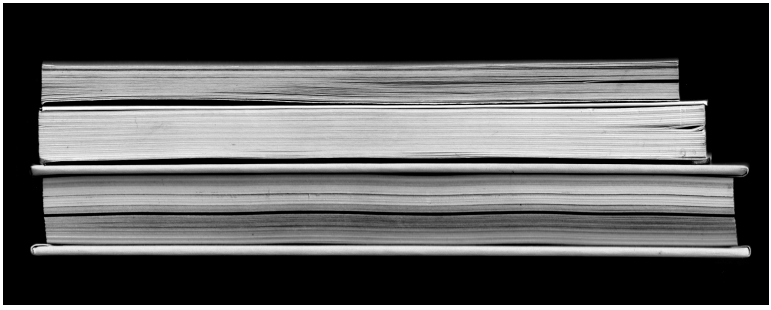
Attachement féroce, Vivian Gornick, traduit de l'anglais américain par Lætitia Devaux, Paris, Rivages, 1987.

Mémoires d'une jeune fille rangée, Simone de Beauvoir, Paris, Gallimard, 1958.

La mécanique des fluides, Lidia Yuknavitch, traduit de l'anglais américain par Guillaume-Jean Milan, Paris, Denoël, 2014.

Une partie rouge, Maggie Nelson, traduit de l'anglais américain par Julia Deck, Paris, Éditions du Sous-Sol, 2017.

Mère d'invention, Clara Dupuis-Morency, Montréal, Triptyque, 2019.



esquives et parcours et cercles

Hector Ruiz

Proche et violent – l'origine.
Toujours la même impuissante étreinte.

Je respire dans cet écart par lequel
Passer du flacon au lac me saisit.

François Charron

Je soulignais cette phrase, *Il est rare que les signes les plus nets de l'incohérence fassent défaut* (Sigmund Freud, *Sur le rêve*), lorsque mon éditeur m'a envoyé un courriel : mon manuscrit était accepté et inscrit au calendrier de production. Ce message mettait fin à un projet d'écriture déployé depuis cinq ans. Je me trouvais soudain ravins au bout du nez, vertiges aux pieds, étourdi même assis ; affolée, ma mémoire projetait le souvenir du professeur qui, par compassion et sensibilité, ne m'avait pas attribué la mention d'échec à son cours de corpus d'auteur. À cette époque, il m'était impossible de répondre à l'œuvre de Witold Gombrowicz, je ne pouvais qu'en recopier des passages

entiers : *Cependant, je me vois, hélas ! obligé d'attaquer leurs oraisons, de gâcher autant que possible ce rituel – mais au nom de quoi ? De la plus simple et élémentaire colère qu'éveille en chacun de nous toute faute de style, tout mensonge, toute esquive et fuite devant la réalité.* Comme lecteur de poésie, relever les fautes de style, mensonges, esquives et fuites devant le réel au moment de la lecture est un exercice fascinant. Relever ces mêmes aspects quand on écrit l'est tout autant. L'intérêt de cet exercice est proportionnel au regard critique que l'on peut porter sur son travail et sur celui d'autrui. Quand il s'agit d'écrire, jusqu'à quel point doit-on être sans complaisance envers soi-même, envers l'autre ?

La mémoire est-elle une chaise électrique ?

À l'UQAM, je brûlais d'envie d'être publié alors que Louise Dupré, André Carpentier, Paul Chamberland et René Lapierre parlaient postures, écritures et temps. Avec beaucoup de bienveillance, ces auteurs m'ont accompagné dans mes débuts littéraires afin de trouver un équilibre précaire entre expression poétique et expression de soi.

Je ne sais l'exacte valeur de ce vers, *la mémoire est une chaise électrique,* mais il comporte un enjeu que je ne peux plus déjouer à présent. Je tente souvent d'échapper à mon récit d'immigration. Dans mes livres, cette réalité est représentée avec esquives et détours. Je me souviens de la chambre où j'ai tenté pour la première fois de cerner les détresses de l'immigrant. Une table, une chaise, une fenêtre et la lampe qui pendait du plafond. Dans la chambre du pendu, chaque mot arraché à la mémoire était chèrement payé, mais malgré ce travail acharné, j'éprou-

vais beaucoup de difficulté à bien saisir les trous noirs du migrant. Faute de métier, l'écriture s'enlisait et le texte manquait de tension. J'ai quand même présenté quelques extraits à mon directeur de maîtrise ; il m'a dit préférer commencer un autre projet avec moi. Nous avons alors pensé et travaillé *Qui s'installe ?*

Quelques années plus tard, je tentais de formuler une réponse à la question posée par mon premier livre quand les spirales de l'immigrant sont revenues sur le métier. J'ai replongé dans les sillons de mon récit d'immigration et j'ai donné forme à mes incertitudes, mais pas pour les résoudre, seulement pour les abandonner sans jamais les oublier pourtant. Depuis, il m'arrive de rencontrer des étudiants en francisation qui ont lu *Gestes domestiques*. Leurs questions douloureuses et leur vulnérabilité me ramènent aux mille-feuilles de la mémoire et aux neiges éternelles.

Ma pratique du poème s'est poursuivie. Je me suis engagé dans la déambulation littéraire pour continuer à fuir mon histoire et à me fuir. Suis-je un disciple de Judas ? Je suis un renard dans un désert urbain. Aucun mot ne fait référence à l'immigration dans mon troisième recueil. Pour moi, cela relève de la revanche : je me suis engagé à accorder une voix aux lieux et aux sujets des lieux au détriment du moi.

Aujourd'hui, je me rends compte que chaque livre terminé laisse une trace, invisible à l'œil nu. Secrets ou blessures de guerre, à chacun ses instruments pour répertorier les encoches du passage du temps. La nécessité d'être publié et mon rapport au temps se transforment ; je ne regrette pas mes vingt ans et, encore loin de la retraite, je me trouve à mi-chemin de ma vie professionnelle. Est-ce le début de la quarantaine qui me fait réagir ainsi ? Et si, au

contraire, pour cette tranche de vie, je m'accordais la possibilité d'explorer l'*intimité bouleversante* (Paul Bélanger) à l'écoute de la singularité de la voix du poème ?

Un compromis plus qu'une promesse

En chemin vers cette nécessité intérieure, je reconnais dans cette idée de Sigmund Freud une contrainte stimulante pour relancer la création littéraire : *Le rêve n'exprime jamais l'alternative* ou bien – ou bien, *mais il recueille ces deux termes comme également justifiés dans la même corrélation*. Comment mon travail d'écriture peut-il se rapprocher de celui du rêve ? Comment condenser mémoire et imaginaire à même le vers ? Et la forme poétique, comment acquiesce-t-elle à ce type de compromis lorsque la voix du poème recèle aussi l'incertitude de son adresse ?

Dans la chambre du pendu, j'arrachais quelques aspérités à la mémoire, c'était douloureux, mais je me disais que le poème allait être « fort ». J'apprécie les textes à la carrure solide, au souffle vertical, fluides, précis, sans fautes de style, sans esquives devant le réel, sans mensonges devant soi et l'autre, mais je n'écris pas pour électrocuter le lecteur. Je pense rarement au lecteur quand j'écris. Quand j'écris, j'écoute la voix du texte. Quand mon éditeur m'a écrit pour me dire qu'il acceptait mon manuscrit, il rendait par le fait même invalide ma posture et les repères trouvés jusqu'alors. Chaque livre terminé interroge ma capacité à être présent à ce qui se termine. Chaque livre terminé met en question ma capacité à être ouvert aux formes de mon ambiguïté. Alors, comment vais-je demeurer à l'écoute des *signes les plus nets de* [mon] *incohérence* ? Quel apprenti écrivain vais-je devenir maintenant ?

lettre à bouraoui

Mariève Maréchale

Je vous écris parce qu'il y a de cela plusieurs années, je suis tombé·e sur un de vos livres comme on tombe sur une personne au coin d'une rue, et que j'en garde une certaine fascination. Les chances que je le découvre étaient pourtant assez faibles. Je viens d'un milieu ouvrier de Tiohtià:ke – connu sous le nom de « Montréal » –, d'un milieu blanc qui ne se voit pas blanc parce qu'exploité. D'un milieu, en somme, plein d'angles morts, d'huile et de pierre ponce. Il n'est certes pas sans amour, ni sans fierté, ni sans histoire à raconter, mais c'est un milieu où il ne fait pas bon s'éloigner des standards de vie et où l'on voit d'un mauvais œil l'ouverture des voies et des esprits vers les centres et les idées des gens que l'on borde. Car c'est ainsi que les puissants de ce monde, n'est-ce pas, s'enrichissent et s'abreuvent de pouvoir, gardent les pauvres à leur place : non seulement en barricadant l'accès au savoir et à la culture, mais aussi en propageant la croyance que la connaissance pourrait contaminer leur prétendue authenticité.

Je m'adresse à vous, donc, parce que cette rencontre ne cesse de se produire et de m'inspirer. Elle représente

le pont entre mon avant et mon après, ma transformation sociale, le foisonnement de mon imaginaire. Vos mots, oui, ce sont vos mots qui résonnent dans ma tête lorsque j'enseigne au Québec, qui se rappellent à moi au bord de la mer en Bretagne ou dans un parc de Rennes, qui s'imposent dans ma thèse, qui préfacent mon roman. Ils forment d'étranges inscriptions sur mon corps et se mélangent à mes histoires. C'est depuis ce lieu organique, témoin poreux et bienfaisant, témoin mémoriel et encrier géant, que je m'adresse à vous.

Le premier roman que j'ai lu de vous est *Mes mauvaises pensées*. Il reposait sur le présentoir d'une librairie d'un centre d'achat. Je ne sais pas pourquoi il m'a aimanté.e comme il l'a fait. Mon regard a balayé la librairie et s'est attardé sur sa jaquette bleu marine. Je m'étais lancé·e depuis peu dans les romans. Je ne lisais rien qui puisse se rapporter à ma vie. Je ne vous lisais pas, non. J'ai pourtant fondu sur votre roman comme si je l'avais attendu toute ma vie. Comme si je le reconnaissais sans le connaître. Il était question, sur la quatrième de couverture, de désirs entre femmes et de maladie mentale. J'ai aussitôt plaqué le livre sur ma poitrine et regardé autour de moi. Je ne voulais pas être reconnu·e. Je ne m'étais pas encore autorisé·e à me connaître : à la fois garçon et fille, malade de l'enfance, amoureux·se des femmes. J'étais dans la lumière de la honte. Dans la hantise de ma vie. Il était toujours trop tôt pour commencer à exister. Mais à la caisse, je savais que je commençais une quête dont je possédais déjà le trésor. Je n'ai pas payé assez, non, pour ce livre qui m'a tant donné, ce livre qui m'a décalé de tout ce qui fondait mon réel.

Je me suis dit, en vous lisant : « Cette écrivaine s'incarne dans chacune des pages de ce roman. Elle touche à

ma vie. » Quand une de vos narratrices, ou personnages, parle de l'Algérie, je me rappelle le rapport étrange que j'ai à ce pays qui ne cesse de surgir comme un signe ou une prémonition même si je ne crois pas à ces choses. D'abord, l'Algérie se manifeste par la présence de ce moniteur de conduite français, ancien soldat pendant la guerre d'Algérie. Ensuite, par celle de mon entraîneur de boxe, un père de substitution doux et encourageant. Puis vous, un des points d'origine de mon écriture, et enfin la bouleversante Maïssa Bey.

Je ne sais pas ce que cela veut dire.

L'Algérie, dans ma vie, est une présence non résolue, mais bienveillante.

Je suis ému·e par vos romans. Ils font écho à mon réel. Le réveillent. Je les aime car j'y entends la possibilité de ma vie. Vos livres contiennent assurément un grand amour. Je me suis dit, en vous lisant : « J'aime comme elle éclaire le monde, elle m'emporte avec elle. C'est ainsi que je veux me définir. Je veux être emporté·e. »

J'aimerais vous parler de tant de choses.

J'aimerais surtout savoir ce qui fait votre écriture et aussi ce qu'elle vous fait en retour. Mais ce sont là, peut-être, des questions trop intimes. Oui, je suis d'une grande curiosité. C'est ce qui me sauve depuis toujours. C'est ce qui me permet de prendre contact avec le monde.

Je voudrais vivre de rencontres.

Je cachais à mes parents mon premier roman de vous. Il contenait, je le sentais très bien, quelque chose d'interdit car inédit. Entendre par les oreilles et par les yeux était chez moi une activité dangereuse. La lecture, avec vous, est devenue une activité secrète, un véritable acte

de rébellion. Ce n'était plus un divertissement. C'était. Un levier d'intelligence, d'ouverture et de force.

C'est votre plein, oui, votre plein qui me séduit.

Moi, j'ai longtemps été dans les effrois, dans le vide, dans la tristesse. J'avais peur pour les narratrices de plusieurs de vos romans. Je me disais : « Elles ont osé. » Je me disais : « J'ai peur pour elles. On leur fera payer très cher. Ne le savent-elles pas ? » Je me cachais sous mes couvertures. Je fermais ma porte. Parler par la bouche ou parler par la main, chez moi, étaient aussi des activités dangereuses pour une femme.

Le lieu de l'autorité, dans vos livres, est souvent déplacé des oppresseurs aux opprimé·e·s. Il y a des souhaits clairement exprimés de faire mal aux oppresseurs, de les éloigner de soi, de les extirper de son corps comme on extirpe des éclats de balles. Oui, il est souvent question, dans vos livres, de blessures vives. C'est là que prend ma fascination. Je voyais une femme forte qui disait non, qui déconstruisait des histoires dans l'optique de bâtir ses propres expériences. Enfin. Vivre enfin.

Il faut comprendre que dénoncer, chez moi, était un sport extrême. Souhaiter du tort aux oppresseurs était inconcevable, une ignominie. Les femmes devaient apprendre à pardonner avant même que l'offense soit commise. Elles devaient se montrer pleines de compassion devant la colère des hommes et apprendre à étouffer toutes pensées centrées sur elles-mêmes.

Penser à soi était ingrat.
Penser à soi était misandre.
Penser à soi était hétérophobe.
Penser à soi était une maladie honteuse.
Penser à soi était un refus des privilèges blancs.

Dans vos livres, penser à soi est vital. C'est une action qui surgit parfois de la colère. J'ai été surprise de la retrouver dans vos histoires. Car je ne lisais pas, non, je ne lisais pas ce genre d'écrit, je ne lisais pas pour ouvrir mon horizon ou remettre ne serait-ce qu'une poussière en question. Je n'avais pas appris à me comporter de cette façon. J'existais dans une autre mécanique, que j'ai maintenant enrayée. J'ai surtout été étonné·e qu'on puisse critiquer la domination des hommes. Qu'on puisse prendre autant la parole. Je ne savais donc pas comment réagir. En fait, si : je devais lancer votre livre contre le mur, le rapporter, me faire rembourser, le dénoncer, me faire rassurer. Je n'ai rien fait de cela. J'ai continué à lire. Et toujours avec moi, cette impression de braver mille et un interdits. Particulièrement en ne démonisant pas cette émotion grisante et bien précise, si claire, d'une grande tonicité, comme un courant soudain juste avant l'orage : l'amour des femmes.

Entre vos pages, je retrouve une homosexualité en continuelle émergence, sans cesse interrogée et comparée. Il y aurait une homosexualité intérieure et une homosexualité extérieure comme il existerait des corps de jour et des corps de nuit. Celle qui se manifeste dans vos pages est digne. Fière. Élégante. Raffinée, peut-être. Je suis tombée en amour, comme on dit chez moi, avec cette idée, avec cette apparence, qui était à des années-lumière de celle qui dominait dans mon milieu. Cela a fracturé mon réel, m'a disloqué·e. Et j'ai commencé à gagner de la distance, à pouvoir exister, aimer, pour vrai.

Je ne savais pas à quel point l'on pouvait s'émouvoir dans cette vie. Je vous dois l'expérience d'une gamme d'émotions nouvelles au sortir de l'adolescence. Vous m'avez

fourni un savoir du monde bien précieux. Vous m'avez été en quelque sorte une initiatrice.

Une écrivante.

Il faut que je vous dise qu'il y a dans vos phrases, vos phrases nominales, quelque chose comme des galets lancés à la surface des eaux. Des bonds et des rebonds qui allument la mémoire. Qui laissent une trace, un fil d'Ariane. Il y a dans vos phrases comme des coups cognés sur une porte. Une invitation. Un réveil. J'ai toujours envie de vous répondre, Madame Bouraoui. J'ai toujours envie de vous accueillir, d'ouvrir la porte, peu importe le rythme que vous adoptez pour y arriver. Vous écrivez avec une telle intensité, une telle intimité ; quand je pense au rythme de votre écriture, je pense à l'écriture de la mère.

La mère

Je perçois parfois comme un battement de cœur dans ce corps chaud que sont vos livres. Comme le battement de cœur d'une mère collée à la peau, comme un sédiment trop présent, trop palpitant encore. Il y a dans le rythme de votre écriture quelque chose qui tente de s'enfuir et de s'exprimer, qui se délivre. Il rappelle souvent la mère asthmatique de vos narratrices. Pour moi, il rappelle ma relation avec ma mère. Ma mère qui prend tout. Qui hyperventile. Ma mère qui ne reconnaît plus l'oxygène qui passe dans ses poumons.

Ma mère est un poisson, une baleine, une créature océanique qui se noie sur la terre ferme.

Ma mère qui aspire, aspire, aspire beaucoup trop, les yeux exorbités, qui me dit d'appeler les adultes, d'appe-

ler une ambulance, le 911. Allô ? Allô ? On doit ramener ma mère dans ses eaux ! Elle n'habite pas ici ! Vite ! Allô ? Ma mère à moi n'étouffe pas. Elle n'est pas asthmatique, mais elle inspire à perpétuité. Elle meurt d'oxygène. Elle passe d'humaine à molécule. Elle se transforme. Elle éclate par en dedans. Elle en prend trop. Elle en prend trop. Elle disparaît. Pour éviter l'effacement et revenir enfin de son néant, elle doit respirer dans un sac en papier brun qu'elle traîne partout avec elle dans sa sacoche. Elle l'utilise sur l'autoroute, dans les magasins, à l'appartement. Longtemps, j'ai refusé qu'on me serve avec ces petits sacs.

J'ai toujours voulu défendre ma mère, la protéger d'un passé qu'elle oubliait mais dont même l'oubli la blessait. C'est difficile de protéger quelqu'une d'un danger dont on ignore le visage et qui vient tout droit d'un passé vécu avant même sa naissance.

J'étais celle d'entre mes sœurs, oui, qui s'occupait de ma mère. Nous avions une relation spéciale. En même temps, c'est comme si je n'étais pas né·e d'elle tellement elle me voyait comme différent·e. Je lui massais le crâne pour chasser ses migraines, je lui grattais le dos de tout ce qui la démangeait, je lui crémais le front d'Antiphlogistine, je lui mouillais ses débarbouillettes pour refroidir sa tête, sa tête qui pulsait au rythme de son cœur affolé par l'anxiété, le stress, le passé. Elle me demandait souvent d'aller en chercher une neuve, une nouvelle tête, au dépanneur. J'ai fait tous ceux du quartier, en vain. Je lui étais dévoué·e, j'étais toujours gentil·le, jamais un mot, non, jamais un mot plus haut que l'autre. Ma mère disait que j'avais un don, que j'étais une vieille âme, que j'étais sage, que je la guérirais.

Mais je suis incapable de la guérir.

Plus je vieillis et plus j'en suis certain·e. Plus je vieillis et plus cette certitude me déchire. Si je ne peux sauver ma mère, qui suis-je ? Je suis malade, voyez-vous, malade de ma mère, de sa violence. Je suis malade de notre amour réciproque. De cette complicité qui nous consume et nous éloigne chacune de nous-mêmes. Exister pour autrui est au-delà de mes forces. Ma mère est ma fin du monde. Voyez-vous, vous lire est doux-amer. Voyez-vous, vous lire est une délivrance. C'est le début du surgissement.

Quand je pense à me faire exister, tout me ramène à votre écriture.

L'écriture

Dans vos livres, parfois, je ne sais plus où commence et où se termine l'écriture. À quel niveau elle se manifeste et se lit. C'est d'une grande poésie. Cette activité scripturaire est toujours associée à un grand pouvoir, qu'il soit destructeur ou créateur. J'ai l'impression d'entrer en relation avec vos livres. Je me suis dit : « Ils existent à part entière. Nina Bouraoui écrit des livres autonomes. » Votre écriture est souvent dépeinte comme une action salvatrice et sauvage, naturelle.

Très jeune, j'ai conçu la mienne comme une extension de mon corps. Je la réclamais comme on sollicite un bras, un cou, une bouche. Elle a toujours eu une fonction naturelle. C'est une partie de mon corps qui me rassure, qui me protège, qui me rappelle les contours de mon existence. J'ai tant appris, enfant, auprès des humains, à douter de moi, de mes expériences et de mes sensations. L'écriture a été ma bouée de sauvetage, le lieu de dépôt de ma conscience et de mes vérités, une sorte de mémoire

organique, mais également une arme, comme pour vos narratrices, une arme qui ouvre les chairs et les histoires, pour mieux les clore ensuite, sans infection, rien qu'avec une large cicatrice. Elle est à la fois citadelle et sentinelle, cette écriture. C'est une partie de mon corps qui s'est bâtie contre l'aliénation. C'est une partie de mon corps qui s'est bâtie pour parier sur la beauté de ma réalité. Un vaisseau, oui, il s'agit d'un grand vaisseau qui apaise mon enfance. Je me disais et me dis encore : « Je cours, je cours sur la page, je danse avec le stylo, avec la dactylo, avec le clavier. » Il s'agit d'une chorégraphie. Ne plus danser, c'est mourir. Et j'ai tant envie de vivre.

Derniers mots

Votre œuvre me bouleverse, madame Bouraoui. J'aimerais prendre le pouls d'un jour avec vous dans un café en regardant les passant·e·s. Une imaginante face à une imaginante autour d'une table, il y aurait de quoi refaire le monde, n'est-ce pas ? Ce qui motive aujourd'hui mon écriture, c'est le rêve de produire un contact entre deux réels que rien ne destinait à la rencontre, de bâtir une passerelle dont les matériaux proviendraient de plusieurs mondes. Grâce à vous, je sais que c'est possible. Grâce à vous, je goûte la liberté. C'est une grâce gourmande dont je vous serai toujours redevable. Merci d'écrire, vraiment.

a u t e u r · e · s

Jennifer Bélanger est née en 1991 à Montréal. Elle est étudiante au doctorat en études littéraires à l'Université du Québec à Montréal. Elle s'intéresse aux inscriptions corporelles et textuelles de la maladie à l'intérieur de récits autopathographiques féministes et contemporains. Elle collabore à la revue étudiante *Postures* et assure le rôle de secrétaire de rédaction à la revue *L'Annuaire théâtral*. Son premier roman paraîtra aux éditions Héliotrope à l'hiver 2020.

Mahité Breton est stagiaire postdoctorale au Center for Comparative Literature de l'Université de Toronto. Elle est l'auteure de *Hic et nunc. Forces et limites de l'esprit chez Ivan Illich* (à paraître aux Éditions Nota bene). Après Montréal, New York et Québec, elle vit maintenant à Toronto, se déplace à vélo et trimballe toujours trop de livres.

Né au Chili, **Nicholas Dawson** détient une maîtrise en études littéraires et complète une thèse de doctorat en études et pratiques des arts (Université du Québec à Montréal). Il est l'auteur du recueil de poésie *La déposition des chemins* (La Peuplade, 2010), du roman *Animitas* (La Mèche 2017) et du récit *Désormais, ma demeure* (Triptyque, 2020). En plus d'avoir publié plusieurs textes et photographies en revue, en ligne et dans des ouvrages collectifs, il est également le directeur littéraire de la collection « Poèmes » aux éditions Triptyque.

Nous savons que **Michelle Dubois** a écrit au moins deux recueils de poésie : *Le cœur corsaire* (Éditeq, 1985) et *Prendre corps* (Éditeq, 1986). Nous aurions bien aimé raconter sa vie depuis la parution de son poème dans *Mœbius* en 1986, mais nous n'avons pu retrouver sa trace. Nous nous en excusons.

Clémence Gachot-Coniglio est artiste et chargée de projets culturels et artistiques. Après avoir vécu dans vingt-cinq maisons différentes et trois pays, elle ne sait toujours pas où elle habite mais elle a de la place dans le cœur. À Venise, elle a co-fondé le duo artistique *Teoria&Preda*.

Née à Montréal en 1984, **Gabrielle Giasson-Dulude** est poète et essayiste. Elle a fait paraître le recueil de poèmes *Portrait d'homme* au Noroît en 2015. Son essai *Les chants du mime. En compagnie d'Étienne Decroux* (Noroît, 2017) a remporté le prix *Spirale* Eva-Le-Grand et le prix *Contre-jour* de l'essai littéraire. Elle enseigne la création littéraire et rédige une thèse de doctorat en études littéraires à l'UQAM.

Frédérique Lamoureux est étudiante à la maîtrise en recherche-création à l'Université de Montréal. Son mémoire, dirigé par Catherine Mavrikakis, explorera l'écriture du corps et les particularités énonciatives dans les recueils *Dire I* (1972) et *Dire II* (1972) de la poète française Danielle Collobert. Le travail scripturaire de la jeune poète est hantée par l'imaginaire des auteur·trices et cinéastes des décennies 1960 et 1970 dont elle tente de faire résonner/ raisonner les voix. « L'épiderme » est sa toute première publication.

Chercheur·se indépendant·e en littérature et en recherche-création spécialisé·e dans les écritures des femmes, **Marième Maréchale**, originaire du Sud-Ouest de Montréal, a obtenu un doctorat en Lettres françaises de l'Université d'Ottawa en 2018 pour sa thèse intitulée « Conjurer l'absence: pratiques du tiers espace dans les littératures lesbiennes francophones ». Elle explore, dans son écriture, le thème de l'enfance, des classes sociales, de la suprématie blanche, des assignations et identités de genre, des jeux de pouvoir et de la masculinité toxique. Elle a publié un recueil de poésie intitulé *La chambre organique* (Triptyque, 2012; Alias, 2019) et un roman, *La Minotaure* (Triptyque, 2019), nommé pour le Prix du Gouverneur Général (2019), ainsi que plusieurs textes dans des revues québécoises (*Main blanche, Art Le Sabord, Françoise Stéréo, Zinc, Saturne*). Entre quelques lectures publiques et événements de poésie, elle enseigne les littératures, les méthodologies féministes et les théories queer à l'Université du Québec à Montréal et à l'Université de Montréal.

Mélodie Nelson ne sait pas s'il faut prendre les mots de force et les traîner dans la boue, ou les laisser se noyer dans l'étang aux canards du Parc Lafontaine. Elle a écrit *Juicy,* une parodie de romans Harlequin avec des reines de beauté, des pornstars et des morsures. Un de ses poèmes se retrouve dans *Hustling Verse,* une anthologie de poésie de travailleurs·ses du sexe, publiée en septembre 2019.

Lucile de Pesloüan est autrice à Montréal. C'est sous le nom de Shushanna Bikini London qu'elle a commencé à publier ses textes sous forme de fanzines en 2012. Son manifeste féministe *Pourquoi les filles ont mal au ventre ?* (Isatis) illustré par Geneviève Darling, a été traduit en plusieurs langues et a reçu prix et distinctions. Elle a également publié *Les histoires de Shushanna Bikini London* (Rodrigol) et *J'ai mal et pourtant, ça ne se voit pas…* (Isatis) qui a, lui aussi, reçu prix et distinctions. Son prochain livre *C'est quoi l'amour ?* paraîtra chez Isatis en 2020. Elle écrit aussi pour des magazines et continue, toujours, de réaliser des fanzines.

Hector Ruiz est professeur au Département de français et de littérature du Collège Montmorency. Aux Éditions du Noroît, il a publié quatre recueils de poésie (*Qui s'installe ?, Gestes domestiques, Désert et renard du désert* et *Racines et fictions*), ainsi qu'un essai écrit avec Dominic Marcil : *Lire la rue, marcher le poème*. En 2018, il a assuré la direction du collectif *Délier les lieux* aux Éditions Triptyque. Toujours chez Triptyque, avec Dominic Marcil, il a fait paraître *Taverne nationale* en 2019, un livre à la croisée des genres : la poésie, la correspondance et la chronique. Ses textes se retrouvent dans plusieurs magazines et certains ont été traduits en anglais dans *New American Writing* et *Arc Poetry Magazine*.

Karolann St-Amand est candidate au doctorat en littératures de langue française à l'Université de Montréal. Ses recherches portent sur la compagnie Carbone 14, sur la recherche-création et sur la théorie de la médiation. Elle est adjointe à la recherche et à la coordination pour la Théâtrothèque du Centre de recherche interuniversitaire sur la littérature et la culture québécoises (CRILCQ). Elle est rédactrice en chef du *Pied,* revue de création littéraire. Ses textes ont été publiés dans *Caractère, Saturne, L'Organe* et *Zeugme*.

Alex Thibodeau est étudiante à la maîtrise en création littéraire à l'Université Laval et travaille à la Maison de la littérature, à Québec. Ses textes ont été publiés dans les revues *Contre-jour, Le crachoir de Flaubert, L'écrit primal, …Lapsus, Mœbius* et *Saturne*. Elle a été finaliste pour le Prix de la nouvelle Radio-Canada 2019. Son premier livre, un recueil de poésie, paraîtra en 2020 chez Le lézard amoureux.

Karianne Trudeau Beaunoyer est née en 1991 et vit à Montréal. Titulaire d'un diplôme de maîtrise en recherche et création littéraire, elle s'intéresse actuellement à la pratique de l'autoportrait en littérature dans le cadre d'un doctorat à l'Université de Montréal. Elle a été membre du comité de rédaction de la revue *Mœbius* de 2017 à 2019.

Justina Uribe étudie en littérature à l'Université de Montréal et fuit l'Amérique du Nord dès qu'elle le peut. Ses projets actuels explorent l'idée de l'infigurable : elle s'intéresse aux retombées insidieuses des dictatures, au caractère indicible de l'horreur. Elle aurait mieux fait de travailler sur d'autres choses abjectes qui la fascinent – le reggaetón des années 2000, les comédies musicales – elle ferait moins de cauchemars. Récemment, elle a publié des nouvelles dans les revues *MuseMedusa* et *Filles Missiles*.

prochains numéros

N° 164
je découvre qu'on peut faire du porno durable
dirigé par Jeannot Clair et Clara Dupuis-Morency
(appel de textes terminé)

N° 165
Écoutez ! Je serai votre chien, un bon chien, mieux que tout autre chien.
dirigé par Marc-André Cholette-Héroux et Olivia Tapiero
Date de tombée : 24 février 2020

N° 166
Mais il ne suffit pas de se tenir debout sur l'autre rive du fleuve
dirigé par Nicholas Dawson et Karine Rosso
Date de tombée : 11 mai 2020

N° 167
une fourchette en équilibre dans tout ça
dirigé par Gabrielle Giasson-Dulude et Baron Marc-André Lévesque
Date de tombée : 13 juillet 2020

Appels de textes : revuemoebius.com/appels-de-textes/

Soumettre un texte

La longueur des textes en prose ne doit pas dépasser 3 000 mots.

La longueur des textes en vers ne doit pas dépasser 7 pages.

Les textes doivent être soumis en format .doc, par courriel, à revuemoebius@gmail.com. Le courriel doit inclure les coordonnées complètes de l'auteur·e ainsi que la mention du numéro pour lequel la soumission est proposée.

Les textes doivent être inédits. Nous n'acceptons qu'une soumission par auteur·e pour un même numéro et nous publions un maximum de deux textes d'un·e même auteur·e par année.

a b o n n e m e n t

taxes et frais postaux inclus
quatre numéros par année

		1 an	2 ans
Canada	individu	48 $	85 $
	étudiant	35 $	60 $
	institution	95 $	180 $
États-Unis	individu	75 $	140 $
	institution	115 $	220 $
International	individu	85 $	160 $
	institution	130 $	250 $

Pour vous abonner par carte de débit ou carte de crédit :
revuemoebius.com/abonnement

Autrement, veuillez adresser votre chèque ou mandat-poste à l'ordre de

Mœbius
2200, rue Marie-Anne Est
Montréal (Québec) H2H 1N1

Téléphone : 514 597-1666
Courriel : revuemoebius@gmail.com
Site Internet : revuemoebius.com

Nom :

Adresse :

Ville, province :

Code postal :

Pays :

Téléphone :

Courriel :

Abonnement à partir du numéro :

Depuis 1985, les meilleurs nouvelliers publient dans

XYZ LA REVUE DE LA NOUVELLE

1 an/4 numéros (ttc)

Individu	Institution
Canada 35 $	Canada 45 $
États-Unis 50 $	États-Unis 60 $
Autres pays 65 $	Autres pays 75 $

2 ans/8 numéros (ttc)

Individu	Institution
Canada 65 $	Canada 85 $
États-Unis 95 $	États-Unis 115 $
Autres pays 125 $	Autres pays 145 $

3 ans/12 numéros (ttc)

Individu	Institution
Canada 90 $	Canada 120 $
États-Unis 135 $	États-Unis 165 $
Autres pays 180 $	Autres pays 210 $

Abonnement de soutien annuel : 70 $ ou _____ $

Prix indiqués toutes taxes comprises
N° TPS : 121 138 234 RT0001/N° TVQ : 1015413367 TQ0001

Nom _____

Adresse _____

Ville _____ Code postal _____

Téléphone _____

Courriel _____

Je m'abonne pour ☐ 1 an/4 numéros ☐ 2 ans/8 numéros
☐ 3 ans/12 numéros à partir du n° _____

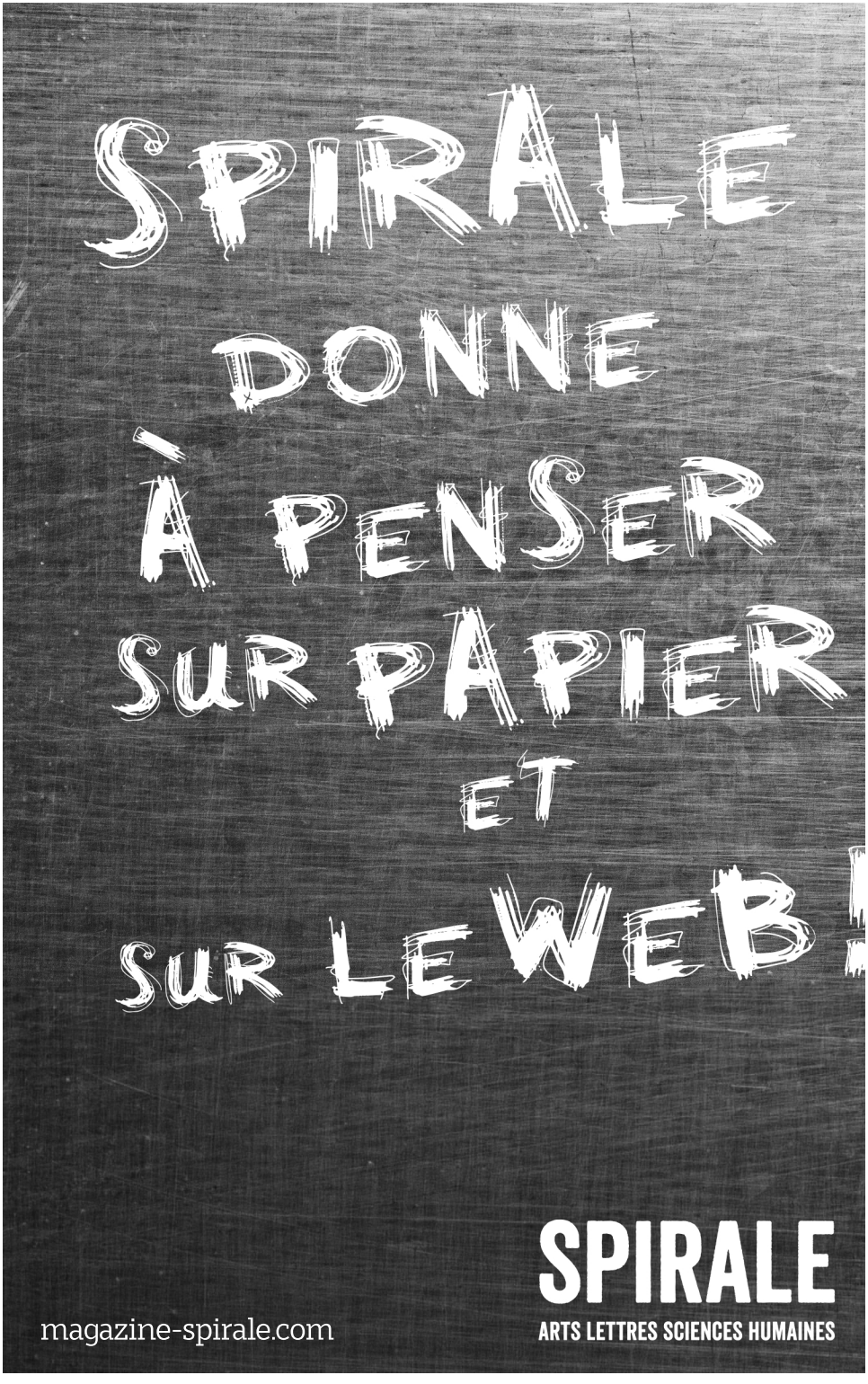
☐ Chèque ☐ Mandat postal

☐ MasterCard ☐ VISA

N° _____ exp. ____ / ____

Signature _____

XYZ. La revue de la nouvelle
11860, rue Guertin
Montréal (Québec) H4J 1V6
Téléphone : 514.523.77.72
Courriel : info@xyzrevue.com
Site Internet : www.xyzrevue.com


SPIRALE
DONNE
À PENSER
SUR PAPIER
ET
SUR LE WEB !
SPIRALE
ARTS LETTRES SCIENCES HUMAINES
magazine-spirale.com

JE M'ABONNE ET J'ÉCONOMISE

1 an/4 numéros
Régulier : 42 $ ☐
Étranger (Transport inclus) : 70 $ ☐
(Prix en librairie : 11,50 $)
(les taxes sont incluses dans les prix)

Je désire m'abonner ☐ me réabonner ☐
À partir du numéro en cours ☐ ou du numéro _____
Nom :.....
Adresse :.....
Ville / Province : .....
Code postal : .....
Téléphone : (.....) .....
Télécopieur : (.....) .....
Courriel :.....

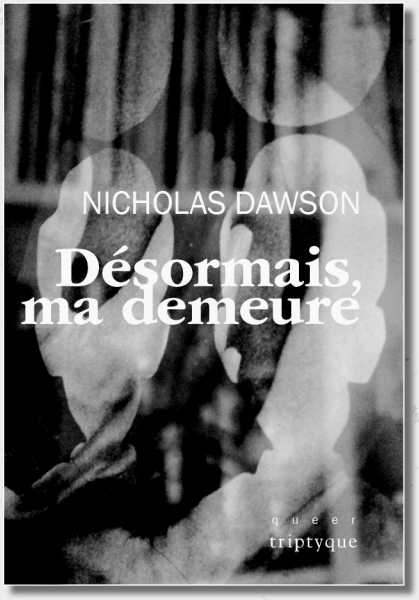
Je paye par chèque ☐ Visa ☐ Mandat ☐
No : .....Expiration : ..... / .....
Signature : .....

Chèque et mandat payables à l'ordre de :

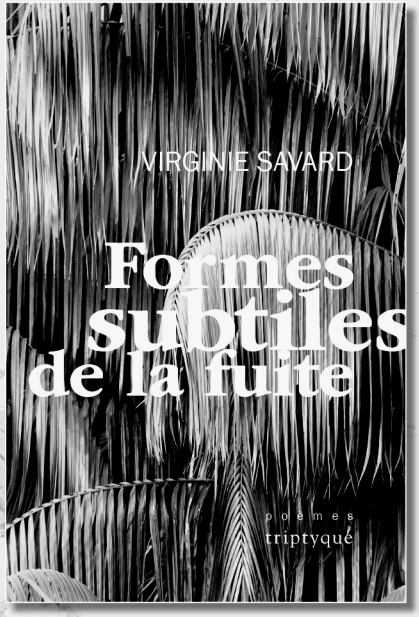
Revue EXIT/ Éditions Gaz Moutarde inc.
C.P. 22125, C.S.P. Iberville, Montréal (Qc), H1Y 3K8

Téléphone : 514 721-9672 • Internet : www.exit-poesie.com
Courriel : administration@exit-poesie.com

triptyque

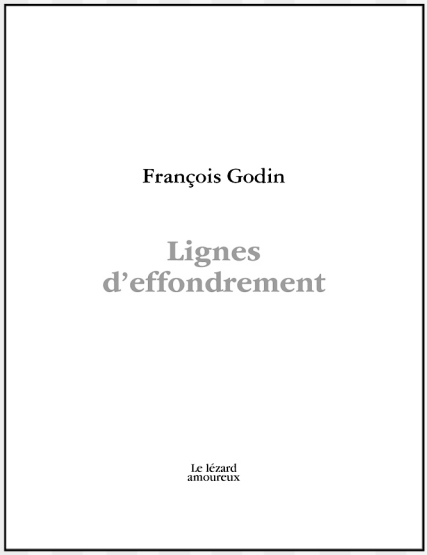


Voici un texte libre et libéré à propos de la dépression, dans lequel se contaminent magnifiquement la poésie en prose, l'essai littéraire, le récit de soi et la photographie. L'écriture de Nicholas Dawson transforme les mots et les images en outils de transmission puissants et pousse les genres littéraires et artistiques jusqu'à leurs ultimes retranchements.

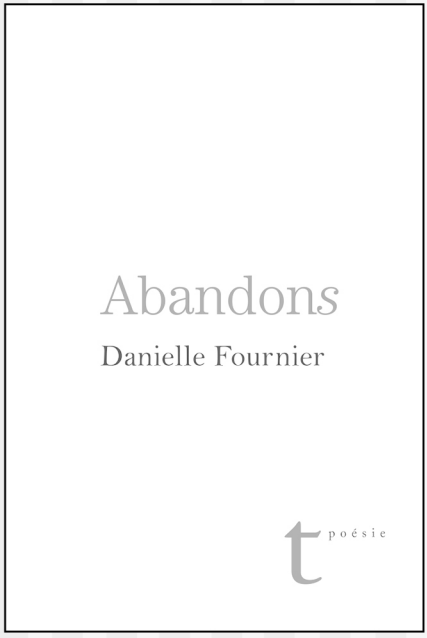


Ce recueil dresse des listes sans hiérarchie, brosse le portrait d'un corps déformé par l'angoisse et dépeint les murs d'une maison inhabitable. De cendres en incendies, on avance à tâtons dans un univers hostile, peuplé de bruits et de gens sans visage. Le réel est un calcul de probabilités où s'empilent les états et les saisons. La dépression veille, mais le cœur, pourtant, s'obstine à battre encore, d'une cadence déréglée.

groupenotabene.com



Ce recueil s'intéresse à la notion de territoire. François Godin s'est penché sur ce que les grands espaces qu'il a visités au Chili ont ouvert comme territoire intérieur dans son esprit et dans son cœur. Un espace nouveau s'est aménagé en lui, ce pays l'a renvoyé à sa condition d'être humain, humble et minuscule devant le spectacle que la nature livre chaque jour.



Retenir les images des lieux
plutôt que les lieux. Vêtue
de poussière,
des gravats. Je rampe,
la peau écorchée.
Le vol des outardes
en un V inversé, net et
franc au-dessus du fleuve
et des Amériques. Le vent
cherche une trajectoire.

t poésie

Le lézard amoureux

groupenotabene.com

Mœbius est une revue littéraire fondée en 1977 par Pierre DesRuisseaux, Raymond Martin et Guy Melançon. Elle a été dirigée pendant trente-cinq ans par Robert Giroux. *Mœbius* paraît quatre fois par année.

Directrice
Marie-Julie Flagothier

Rédactrice en chef
Karianne Trudeau Beaunoyer

Comité de rédaction
Marc-André Cholette-Héroux, Jeannot Clair, Nicholas Dawson, Clara Dupuis-Morency, Gabrielle Giasson-Dulude, Baron Marc-André Lévesque, Chloé Savoie-Bernard et Karianne Trudeau Beaunoyer

Conseil d'administration
Lise Bizzoni, Jean-Benoit Cormier Landry, Marie-Julie Flagothier, Julia Pawlowicz, Patrick Poirier et Karianne Trudeau Beaunoyer

Conception graphique
Marc-André Cholette-Héroux et Roxane Desjardins

Illustration de couverture et calligraphies
Julie Delporte

Graphisme de la couverture
Marc-André Cholette-Héroux

Infographie
Isabelle Tousignant

Révision linguistique
Julie Loncin

Mœbius est subventionnée par le Conseil des arts du Canada, le Conseil des arts et des lettres du Québec et le Conseil des arts de Montréal. *Mœbius* est membre de la SODEP et de la FQLL.

Conseil des arts du Canada | Canada Council for the Arts
Conseil des arts et des lettres Québec
Conseil des arts de Montréal

Ce cent soixante troisième numéro a été achevé d'imprimer
sur les presses de Marquis imprimeur inc., à Montmagny (Québec),
en janvier 2020, pour le compte de la revue *Mœbius*.

les corps qui dansent sont toujours les corps de ma nuit

Avec des textes de

Mélodie Nelson
Alizée Goulet
Jennifer Bélanger
Justina Uribe
Michelle Dubois
Frédérique Lamoureux
Clémence Gachot-Coniglio
Mahité Breton
Karolann St-Amand
Alex Thibodeau
Zéa Beaulieu-April
Cato Fortin

Karianne Trudeau Beaunoyer fait ses adieux à *Mœbius*
Lucile de Peslouän est l'écrivaine en résidence
Hector Ruiz pense la création
Mariève Maréchale écrit à Nina Bouraoui

ISBN : 978-2-924781-22-7

13,95 $